

Un chemin tracé

Rapport de partenariat entre RBC et les Autochtones 2021





Les chiffres qui se trouvent sur la carte ci-dessus situent les personnes dont il est question dans les divers articles du rapport de cette année.

Un chemin tracé

Rapport de partenariat entre RBC et les Autochtones 2021

- | | | | |
|-------------------------------------|----|----|---|
| Que les meilleurs gagnent | 5 | 21 | « C'est brillant, c'est lumineux » |
| Gardiens de la durabilité | 7 | 29 | Prendre son envol comme un aigle |
| Protéger la communauté | 11 | 31 | Succès de traduction |
| RBC stimule l'innovation autochtone | 14 | 33 | Un nouvel outil pour les chasseurs inuits |
| La couleur de la compréhension | 16 | 35 | Soutien mutuel |
| La force du récit | 18 | 37 | « Nous apprenons ensemble » |



Il y a plus de 25 ans, RBC a entrepris une démarche singulière.

Nous l'avons fait parce que nous avons compris alors, tout comme aujourd'hui, que nous avons la capacité et l'obligation d'agir de façon résolue et réfléchie pour faciliter la réconciliation.

En 2015, quand les conclusions de la Commission de vérité et réconciliation du Canada ont été rendues publiques, nous avons entrepris de répondre aux appels à l'action de l'organisme, et en particulier à l'appel à l'action 92, en collaborant avec les peuples autochtones pour créer des occasions d'emploi, d'approvisionnement et de développement économique et social durables.

Les histoires relatées dans la présente édition du rapport *Un chemin tracé* célèbrent la longue tradition d'innovation qui caractérise les sociétés autochtones depuis des millénaires. Transmises de génération en génération, les connaissances traditionnelles participent encore aujourd'hui à assurer un avenir paisible, durable et prospère pour tous.

Dans le rapport de cette année, nous évoquons le passé et entrevoyons l'avenir en réaffirmant notre engagement d'écoute, d'action et de réconciliation. Demain comme aujourd'hui, nous continuerons de prôner l'inclusion et la prospérité des Autochtones de toutes les générations.



Message de Dave McKay

Président et chef de la direction

Le Canada ne peut pas réaliser son potentiel de prospérité sans la participation pleine et égale des Autochtones à l'économie.

C'est l'opinion que partage une grande partie de la population, du monde des affaires et des gouvernements. Je crois pour ma part que la question devrait être prioritaire pour le Canada, alors qu'on cherche à assurer un avenir post-pandémie plus inclusif, plus juste et plus durable pour tous.

Dans la société dont je rêve, il n'y aura plus d'écart de taux d'emploi et de participation entre Autochtones et non-Autochtones, les entrepreneurs autochtones généreront plus d'innovation et de croissance dans de nombreux secteurs de l'économie, et les jeunes Autochtones – la cohorte qui connaît la plus forte croissance au pays – auront de multiples occasions de faire leur place au soleil.

Comme vous le verrez dans l'édition de cette année du rapport *Un chemin tracé*, nous progressons dans la réalisation de cette mission collective. Ces histoires d'innovation révèlent l'apport des traditions autochtones à la pérennité des communautés, à la croissance économique du pays et à la réflexion nationale sur notre avenir commun au-delà de la pandémie.

Nous pouvons favoriser notre développement collectif en fournissant plus de capital aux entrepreneurs autochtones, en comblant les retards numériques dans les régions rurales et éloignées, et en repensant nos systèmes d'éducation afin qu'ils contribuent de façon optimale à la réussite des prochaines générations.

RBC, qui entretient des liens de longue date avec les nations autochtones, continuera de participer à la réconciliation avec sincérité et détermination.

Le rapport *Un chemin tracé* nous permet de faire connaître notre démarche aux Canadiens et d'expliquer comment la réconciliation peut favoriser la découverte de solutions novatrices que le Canada pourra offrir au monde entier pour régler les problèmes les plus pressants de notre époque.

Comme les milliers d'employés de RBC, je suis fier des progrès accomplis dans cette importante mission – la reconnaissance et la célébration de l'innovation et de l'excellence autochtones.



Dave McKay



Message de Phil Fontaine

Conseiller spécial, Services financiers aux
Autochtones RBC

Les défis mondiaux qui se présentent à nous sont d'une ampleur inédite. Et, comme la dernière année nous l'a enseigné, il importe d'y trouver rapidement des solutions.

Toutefois, les solutions novatrices ne découlent pas toujours d'une nouvelle façon de penser ou de faire. D'un point de vue autochtone, l'innovation émerge lorsqu'on applique d'un angle moderne des connaissances et des pratiques traditionnelles.

Depuis la nuit des temps, les Autochtones s'appuient sur leurs connaissances ancestrales forgées par un profond lien avec la terre, la collectivité et la spiritualité. C'est ce lien qui inspire les idées novatrices.

L'innovation fondée sur les connaissances traditionnelles contribue de plus en plus au savoir moderne. Par exemple, les connaissances autochtones traditionnelles, qui découlent d'un lien millénaire avec la terre, aident les scientifiques à élaborer des stratégies d'adaptation au changement climatique et à ses impacts sur la biodiversité.

Les connaissances traditionnelles contribuent également au rétablissement des liens brisés et au développement de nouvelles relations. Les valeurs autochtones traditionnelles comme la confiance, le pardon, l'équilibre, le respect, la générosité et la compréhension contribuent à la résolution des vieux conflits entre Autochtones et non-Autochtones en favorisant de nouveaux liens responsables, réciproques et respectueux qui permettent le changement social.

RBC continue de favoriser l'innovation autochtone afin que nous puissions trouver ensemble des solutions durables. Notre partenariat fructueux constitue une manifestation concrète de la réconciliation en cours. À mes yeux, la réconciliation ne se limite pas à tourner la page sur les événements du passé. Elle exige aussi un engagement profond à établir de nouveaux liens fondés sur la reconnaissance et le respect mutuels. La réconciliation doit viser la reconstruction et le renouvellement des relations entre Autochtones et des relations entre les Canadiens autochtones et non autochtones. Tout cela demande un engagement profond de tous ceux qui sont touchés par les affres du passé – Premières Nations, Inuits, Métis, collectivités, autorités religieuses, survivants des pensionnats indiens, gouvernements, et population canadienne tout entière.

Même si l'avenir demeure incertain, une chose est plus claire que jamais : notre avenir dépend de notre capacité collective à innover et à collaborer. Les histoires présentées dans l'édition de cette année d'*Un chemin tracé* nous démontrent que cela est possible. Toutes ces histoires illustrent la tradition d'innovation des Autochtones qu'il convient de célébrer pendant le Mois national de l'histoire autochtone.

Phil Fontaine

Que les meilleurs gagnent

Maintenant de portée nationale, le concours Pow Wow Pitch vise à encourager les entrepreneurs autochtones comme Leigh Joseph (Skwálwen Botanicals) et à soutenir le développement économique des collectivités.



Comme les membres de son peuple l'ont toujours fait, Leigh Joseph, fondatrice de Skwálwen (prononcer squall-win) Botanicals, a acquis sa connaissance des plantes auprès des anciens.

Quand elle était jeune, elle fumait du saumon et récoltait des légumes avec sa grand-tante et son grand-oncle dans le territoire snuneymuxw. Devenue adulte, elle cueillait des plantes sauvages avec sa famille, assimilant les connaissances botaniques traditionnelles de la Nation Skwxwú7mesh (Squamish).

Son amour des plantes n'est pas passé inaperçu. Comme le dit sa tante Joy, chaque membre de la communauté possède un don, et les anciens sont attentifs à la manifestation de chaque don. « Elle m'a dit que mon intérêt pour les plantes était mon don particulier », explique Leigh Joseph.

Plus tard, la jeune femme a suivi son penchant en entreprenant une maîtrise en science à l'Université de Victoria, puis une carrière d'ethnobotaniste (personne qui étudie les relations culturelles entre l'homme et les plantes).

En 2017, elle s'est amusée à transformer les plantes sauvages qu'elle aimait cueillir en ingrédients pour tisanes, baumes et huiles d'infusion. Encouragée par la réaction favorable à ses essais, l'ethnobotaniste a investi ses économies de 2 000 \$ dans le lancement de Skwálwen Botanicals, une fabrique autochtone de produits de soin de la peau.

« Honnêtement, je me suis lancée dans la fabrication de produits pour la peau parce que j'adore composer des formules, explique-t-elle depuis son bureau de Squamish, en Colombie-Britannique. Depuis mes débuts, j'ai appris énormément sur la vie d'un entrepreneur et sur tous les chapeaux qu'il faut porter. »

L'an dernier, cherchant à financer l'équipement nécessaire à l'expansion de Skwálwen, Leigh Joseph s'est inscrite au concours Pow Wow Pitch – qui vise à soutenir les entrepreneurs autochtones et dont la formule ressemble à celle de l'émission *Dans l'œil du dragon*. Le concours, qui est devenu national en 2020, est co-commandité par RBC.

« RBC partage notre désir de soutenir la réconciliation par l'entrepreneuriat, explique la fondatrice du concours, Sunshine Tenasco, de la Première Nation Kitigan Zibi Anishinabeg, au Québec. En investissant dans le concours Pow Wow Pitch et dans les entrepreneurs que nous soutenons, RBC a démontré qu'elle entend appuyer sérieusement les propriétaires d'entreprise autochtones. Grâce au soutien de RBC, l'équipe du concours Pow Wow Pitch a également été en mesure d'exploiter la technologie numérique pour accroître sa portée et le niveau de soutien accordé aux entrepreneurs autochtones. Les organisateurs du concours Pow Wow Pitch sont fiers de collaborer étroitement avec RBC afin d'aider les propriétaires d'entreprise autochtones du Canada. »

En plus de fournir du soutien promotionnel et financier au concours, dont un prix de 25 000 \$, RBC a encouragé ses employés des Services commerciaux à contribuer bénévolement au concours.

À sa première expérience comme juge du concours Pow Wow Pitch, Harry Willmot a trouvé difficile de choisir un gagnant parmi tous ces candidats de fort calibre. « J'ai constaté que l'entrepreneuriat autochtone est non seulement bien vivant, mais qu'il est florissant », témoigne le vice-président régional, Marché autochtone – Est, RBC (Ajax, Ontario).

Outre M. Willmot, 17 autres employés de RBC ont consacré de leur temps au rôle de mentor personnel, aidant les entrepreneurs en herbe à préparer et peaufiner leur présentation en vue de l'intense compétition.

C'était la toute première fois que Leigh Joseph présentait un argumentaire de vente. « J'étais vraiment déterminée ; je me suis beaucoup entraînée, et j'ai profité d'excellents conseils de mon mentor. »

« Grâce au soutien de RBC, l'équipe du concours Pow Wow Pitch a également été en mesure d'exploiter la technologie numérique pour accroître sa portée et le niveau de soutien accordé aux entrepreneurs autochtones. »

– Sunshine Tenasco, fondatrice et directrice générale du concours Pow Wow Pitch

Darryl Duncan, vice-président, Gestion relationnelle, Technologie et innovation bancaires, Ottawa (Ontario), a été jumelé à Leigh Joseph pour lui servir de mentor. En plus de la soutenir, il lui a donné un point de vue extérieur sur l'exploitation de Skwálwen. En fin de compte, le travail assidu de M^{me} Joseph a été fructueux : elle a remporté la deuxième place, ainsi qu'un chèque de 5 000 \$ qui l'aidera à développer son entreprise.

« Ce qui m'a le plus frappé chez Leigh [Joseph] et ses concurrents, c'est à quel point ils se passionnaient pour *la raison d'être* de leur entreprise, a témoigné Darryl Duncan. Ils cherchaient à acquérir les connaissances qui leur permettraient de développer leur entreprise parce que celle-ci leur permet de réaliser leur mission suprême, qui consiste à contribuer au soutien de leur communauté. »

Effectivement, on peut considérer Skwálwen Botanicals comme une entreprise sociale. Elle emploie déjà cinq femmes de la communauté, et une partie du produit net de Skwálwen est versée à des organismes au service des peuples autochtones.

Cette approche globale s'inscrit dans une longue histoire d'innovations autochtones, dont les valeurs sous-jacentes sont la réciprocité et la responsabilité. « Pour moi et ma culture squamish, explique Leigh Joseph, notre situation actuelle atteste de la capacité de mes ancêtres à s'adapter, à collaborer et à innover. »

La fondatrice du concours, Sunshine Tenasco, admet que l'innovation relève de la tradition pour les entrepreneurs autochtones, car les peuples autochtones savent depuis longtemps « que la qualité de l'offre favorise le commerce et que le dynamisme du commerce favorise la santé et la prospérité des communautés ».



Gardiens de la durabilité

Homme heiltsuk récoltant des œufs de hareng
Photo : Ian McAllister

À la suite de la décision historique de la Cour suprême du Canada confirmant le droit de la Nation Heiltsuk de récolter respectueusement des œufs de hareng sur algue et d'en faire le commerce, une équipe d'experts de RBC a soutenu les leaders de la communauté dans la mobilisation de leur population afin que tous profitent judicieusement du règlement de cette cause.

Les membres de la Nation Heiltsuk ont toujours été innovateurs. Depuis au moins 14 000 ans, ils récoltent des œufs de hareng du Pacifique (*wá'nái*) dans les forêts de varech qui bordent la réserve Bella Bella, en Colombie-Britannique. Grâce à leur pêche durable, la ressource reste abondante et continue de soutenir la collectivité de Central Coast, qui n'est accessible que par avion ou par bateau.

Le droit constitutionnel de ces Autochtones a été contesté en 1988 quand les frères Gladstone, membres de la Nation Heiltsuk, ont été arrêtés par Pêches et Océans Canada (MPO) pour avoir récolté commercialement et vendu des œufs de hareng sur algue.

Avec le soutien de la Nation Heiltsuk, les frères ont défendu leur droit en cour, ce qui a mené à une décision historique huit ans plus tard. La Cour suprême a jugé que la récolte et le commerce des œufs de hareng sur algue font partie intégrante de la culture heiltsuk et qu'il s'agit d'un droit autochtone protégé par la constitution canadienne.

La Nation Heiltsuk, qui a demandé réparation pour violation de son droit, a reçu une offre de règlement considérable du MPO. En 2019, le Heiltsuk Tribal Council (HTC) et ses conseillers juridiques ont pris contact avec RBC Banque Royale et RBC Trust Royal afin que celles-ci les aident à planifier la réception des fonds de règlement et à créer un fonds de prévoyance ainsi qu'une fiducie à l'intention des jeunes de la communauté qui n'avaient pas encore atteint la majorité.

Le HTC fait partie de la structure de gouvernance de la communauté, laquelle repose aussi sur un groupe essentiel de chefs héréditaires. Comme dans bien des communautés autochtones, ce système a survécu malgré des années d'oppression coloniale.



Érection d'un mât totémique lors de l'ouverture de la grande maison heiltsuk
Photo : Tavis Campbell



Photo : Tavis Campbell



La conseillère en chef Marilyn Slett, dans la grande maison, pendant la célébration d'ouverture
Photo : Tavis Campbell

En collaboration avec les chefs héréditaires, le HTC a mené une *Wáláqv!a* (« conversation » ou « discussion » en heiltsuk), démarche participative permettant à tous les membres de la communauté de s'exprimer, peu importe où ils vivent. « Beaucoup de nos anciens et de nos gardiens du savoir partagent l'opinion que nous sommes d'abord des Heiltsuks, peu importe où nous vivons », explique la conseillère en chef du HTC, Marilyn Slett, qui vit dans la réserve Bella Bella. La *Wáláqv!a*, qui avait pour but d'évaluer le sentiment de la communauté par rapport au règlement, comprenait des sondages de porte en porte et en ligne, ainsi que des vidéos et des webinaires.

Tôt dans la démarche, les Services commerciaux de RBC Banque Royale ont soutenu la Nation Heiltsuk en ouvrant un compte où les fonds de règlement pourraient produire des intérêts. Les Services bancaires aux particuliers de RBC ont également apporté leur contribution en ouvrant des comptes personnels pour les membres de la communauté (voir *Offre de services bancaires courants dans la réserve Bella Bella*, ci-contre).

Le HTC a, de plus, invité RBC Trust Royal à participer à plus d'une dizaine d'assemblées communautaires – à Bella Bella, Vancouver, Nanaimo et Prince Rupert – afin d'y expliquer comment une fiducie pourrait servir à réaliser les objectifs à long terme des membres. RBC Gestion mondiale d'actifs Inc. a participé en juillet à deux assemblées où on a renseigné les membres sur l'accord de règlement conclu avec la Nation Heiltsuk.

Tout au long de la démarche, des experts de RBC Trust Royal ont aidé les membres de la communauté heiltsuk à comprendre ce qu'est une fiducie, comment les fonds peuvent être investis, et comment une bonne gouvernance et une information transparente peuvent faire en sorte que l'argent de la communauté soit entre bonnes mains. « Notre engagement consistait en fait à aider les leaders de la Nation Heiltsuk

à développer leurs capacités et à communiquer avec les membres pour leur expliquer leurs choix et la façon d'investir leur argent durablement », explique Anthony Wright, vice-président régional, Patrimoine autochtone, RBC Gestion de patrimoine, à Vancouver.

En accord avec les valeurs de la Nation Heiltsuk, RBC Trust Royal a collaboré avec le HTC afin d'élaborer une stratégie de placement fiduciaire écologiquement et socialement responsable. Par exemple, comme le territoire heiltsuk avait déjà subi un déversement pétrolier, les leaders de la communauté ne souhaitent pas investir dans des entreprises qui ne partagent pas l'engagement des Heiltsuks à protéger les terres et les habitats marins fragiles qui sont vitaux pour eux.

« La Wálaqv!a été une énorme entreprise ; je n'avais jamais rien vécu de semblable, dit la conseillère en chef Marilyn Slett. Notre communauté a manifesté un vif intérêt, et c'est pourquoi nous voulions que l'exercice soit le plus efficace possible. Je crois que nous y sommes arrivés grâce à l'aide des partenaires que nous avons sollicités, dont RBC. »

Anthony Wright n'oubliera pas de sitôt la Wálaqv!a qu'il a eu la chance d'observer. « Le gouvernement heiltsuk adopte une approche très patiente dans sa façon de prendre des décisions. Les Heiltsuks attendent de leurs partenaires qu'ils soient prêts à être présents, à écouter et à dialoguer. »

Dans les années qui viennent, le gouvernement heiltsuk, fort de son partenariat avec RBC, continuera de défendre son peuple, sa culture ainsi que les eaux et les terres de son territoire, comme il le fait depuis la nuit des temps.

« Notre relation avec RBC est positive, dit la conseillère en chef Marilyn Slett. La Banque traite les leaders et les autres membres de notre communauté avec respect. Nous lui sommes reconnaissants à cet égard, car les Autochtones ont trop longtemps été victimes de racisme. Certains de nos membres ont été éprouvés dans leurs rapports avec les institutions financières. Par conséquent, le respect que nous manifeste RBC compte beaucoup pour nous. »

Offre de services bancaires courants dans la réserve Bella Bella



De gauche à droite : les employés de RBC Chris Hunt, Ruwan Kanaththage et Shallice Macauley lors de leur séjour à Bella Bella

Le 16 juillet 2019, les leaders heiltsuks ont conclu avec le Canada un accord mettant fin à une longue dispute quant au droit de la Nation autochtone d'exploiter commercialement les œufs de hareng sur algue. La communauté a travaillé fort pour en arriver à cet accord, et ses leaders ont voulu s'assurer que tous ses membres aient accès facilement à des services bancaires et de placement personnels. Consciente de l'importance de ce règlement historique pour la communauté heiltsuk, RBC s'est empressée de lui offrir des services au cœur même de la réserve Bella Bella, en Colombie-Britannique.

Par un beau dimanche de décembre, Shallice Macauley, conseillère financière de RBC à Campbell River, s'est rendue sur place avec ses collègues Chris Hunt et Ruwan Kanaththage. Munis de leurs tablettes, ils ont rapidement mis sur pied une succursale bancaire virtuelle dans un restaurant fermé du centre commercial Brown's Plaza. Les deux jours suivants, Shallice Macauley et Ruwan Kanaththage ont ouvert des comptes bancaires et répondu aux questions des membres.

« Je crois que nous avons facilité les choses au maximum pour la communauté, dit Shallice Macauley. Quand on se rend en région éloignée, on ne sait jamais comment les choses vont se passer. Nous avons adapté nos façons de faire en fonction des circonstances, et tout s'est bien déroulé. C'a été un privilège de se rendre là et de traiter en personne avec ces gens. »

Pendant son séjour à Bella Bella, Chris Hunt, directeur de comptes commerciaux, Marché autochtone, a organisé un événement conseil pour huit étudiants heiltsuk inscrits au programme d'entrepreneuriat pour Autochtones de l'Université de Victoria. Il a aussi rencontré les représentants du Heiltsuk Tribal Council et le personnel de la Heiltsuk Economic Development Corporation afin de connaître leurs besoins et d'explorer d'autres partenariats que pourrait conclure RBC avec la communauté pour soutenir ses objectifs à court et à long termes.

À la fin de leur visite, les trois coéquipiers de RBC ont eu droit à une visite privée de la toute nouvelle et spectaculaire grande maison de la communauté, le premier bâtiment du genre dans la réserve en 120 ans. « C'était formidable. J'ai encore en tête l'odeur de cèdre des lieux, s'enthousiasme Shallice Macauley. Les mots me manquent, en réalité. C'a été une expérience très enrichissante. »

Protéger la communauté

Qu'il s'agisse d'utiliser une technologie de pointe pour combattre la COVID-19, ou encore de dénoncer les injustices subies par ses ancêtres, le chef Murray Clearsky a toujours tenu compte avant tout de la santé et du bien-être de la Première Nation Waywayseecappo.

Face à la COVID-19, la Première Nation Waywayseecappo n'a couru aucun risque. Dès le début de la pandémie, la communauté ojibway de l'Ouest du Manitoba a imposé la quarantaine à domicile à tous ses membres ayant reçu un résultat positif au test de dépistage. « C'est ainsi que nous avons tenté de contenir la propagation du virus, dit le chef Murray Clearsky, leader de confiance de sa communauté depuis près de 30 ans.

Responsable de la lutte contre la COVID-19, il croit qu'il est moins risqué d'en faire trop que pas assez. Au moment de rédiger le présent article, le taux déclaré d'infection à la COVID-19 dans les réserves autochtones était 40 % plus élevé que dans l'ensemble de la population canadienne. Selon les chercheurs, cet écart est attribuable aux inégalités sanitaires, raciales et sociales systémiques dont sont victimes les communautés autochtones.

Cherchant d'autres façons de protéger la population pendant la pandémie, la communauté a accepté de participer à un projet pilote technologique de Facedrive Health, en partenariat avec un groupe de chercheurs de l'Université de Waterloo. Les participants mettent à l'essai le système portable TraceSCAN, constitué d'un bracelet et d'un collier qui enregistrent les occasions où les gens sont trop proches les uns des autres, ce qui facilite la recherche des contacts. Ce dispositif émet également un avertissement sonore en temps réel lorsque l'utilisateur se trouve à moins de deux mètres d'une autre personne. Advenant la découverte d'un cas positif de COVID-19, il devient facile d'alerter les personnes à risque afin de réduire la propagation du virus.

« Nous avons reçu des commentaires favorables et obtenu des résultats exceptionnels à la suite de notre essai du système TraceSCAN. Notre communauté s'est montrée confiante et optimiste quant à l'efficacité de cette technologie de pointe pour venir à bout de la pandémie, dit le chef Murray Clearsky. Après un examen approfondi, nous avons décidé d'adopter cette solution et de fournir un dispositif TraceSCAN à chacun de nos membres. La population waywayseecappo appuie cette décision et attend avec enthousiasme de recevoir la formation et l'équipement utiles. »

Les Waywayseecappo deviennent ainsi la première communauté autochtone du Canada à adopter une telle technologie intelligente pour se protéger de la COVID-19. Cet usage novateur de

Coupe de ruban lors de l'inauguration du poste d'essence de la Première Nation Waywayseecappo, à Brandon



la technologie montre à quel point cette communauté est progressiste et visionnaire en matière de protection de la santé et du bien-être de ses membres.

En fait, la défense de la communauté n'a rien de nouveau pour le chef Murray Clearsky et son Conseil, comme le montre leur combat continu pour la justice. Depuis des décennies, les Waywayseecappo se battent pour corriger les injustices qu'ont subies leurs ancêtres, forcés d'abandonner près de 7 700 hectares de terres en 1881. Grâce à sa persévérance, la communauté a fini par obtenir un règlement de près de 288 millions de dollars du gouvernement fédéral en juillet 2019.

« Beaucoup de collaborateurs de RBC sont venus à notre table pour nous aider, et j'en suis très content. Les présentations étaient bien faites. Tout a été expliqué de façon très transparente. On nous a montré comment notre argent peut travailler pour nous. »

— Chef Murray Clearsky, Première Nation Waywayseecappo

La gestion d'une telle somme est une tâche immense pour toute équipe de dirigeants. Il était donc essentiel de trouver le bon partenaire de soutien, et ce, bien avant la réception des fonds.

« Tout a commencé par une conversation, explique Brendan Rogers, vice-président, conseiller en placement et en patrimoine, RBC Dominion valeurs mobilières, en relatant comment la Banque s'est retrouvée à la table de planification de la communauté. RBC DVM et RBC Trust Royal ont rencontré maintes fois le chef Murray Clearsky et son Conseil, prenant soigneusement note des besoins et des aspirations des Waywayseecappo avant de former une équipe d'experts provenant de ses services spécialisés – Services bancaires aux Autochtones, Gestion de patrimoine, Services de fiducie.

« Quand on négocie un règlement, il faut souvent des années pour s'entendre sur le montant final », explique Brendan Rogers. Le fait de convoquer tous les partenaires de la communauté à la table dès le début de la démarche – comme l'ont fait les Waywayseecappo avec RBC – a permis aux leaders d'informer correctement les membres de la communauté et, en fin de compte, d'élaborer un plan plus consensuel pour l'utilisation et l'investissement des fonds reçus.

« Il y a eu beaucoup de discussions, mais le chef et le Conseil ont toujours mené l'exercice en communiquant clairement leurs souhaits pour le présent et l'avenir de la communauté, dit Brendan Rogers. Nous étions simplement là pour leur fournir des conseils et les renseigner sur le rendement potentiel des placements. Sur le plan bancaire, nous leur avons proposé des idées pour que les membres de la communauté puissent recevoir les fonds utiles dans leur compte. »

En vertu de l'accord de règlement, chaque membre de la bande recevra une somme initiale de 2 500 \$, puis trois versements supplémentaires de 2 500 \$. Le reste de l'argent a été mis de côté dans un fonds en fiducie dont le revenu de placement est utilisé chaque année pour réaliser des projets chers à la communauté.

Récemment, on a accordé la priorité à la protection contre la COVID-19 et à la construction urgente de nouveaux logements. Le plan financier stratégique de la communauté prévoit aussi la création d'un fonds pour les enfants placés, accessible à l'âge de la majorité. « Personne n'a été laissé pour compte », dit le chef Clearsky avec fierté.

L'équipe Patrimoine autochtone de RBC Trust Royal, dirigée par Sangita Bhalla, directrice générale associée, a tenu de nombreuses séances d'information avec le chef Clearsky, son Conseil et leurs consultants afin de leur expliquer ce qu'est une fiducie – utilité, responsabilités des fiduciaires et avantages à long terme pour la communauté.

En parallèle, les experts de RBC Dominion valeurs mobilières se sont occupés du volet placement, aidant tout le monde à la table à comprendre comment investir les fonds afin de générer un revenu pour les besoins immédiats comme le logement, tout en protégeant les actifs pour les prochaines générations. Ils se sont appuyés sur divers scénarios et projections.

Quand il s'est avéré que la communauté avait aussi besoin de financement provisoire en attendant la finalisation de l'accord de règlement, RBC a amené à la table ses experts des Services bancaires aux Autochtones. « Le chef Clearsky et son Conseil sont très visionnaires et innovateurs », dit Tom Thordarson, premier directeur de comptes, Services bancaires commerciaux aux Autochtones, Marché autochtone, Manitoba, RBC. Accordé près d'un an avant que les Waywayseecappo reçoivent le dédommagement du gouvernement, le financement provisoire était très important en raison des besoins urgents de la communauté.

« Le chef Clearsky et son Conseil sont très visionnaires et innovateurs. »

— Tom Thordarson, premier directeur de comptes, Services bancaires commerciaux aux Autochtones, RBC

Sangita Bhalla dit que l'équipe de RBC a dû faire preuve de flexibilité et de créativité pour élaborer un plan permettant à la communauté de réaliser ses objectifs.

« RBC nous a expliqué ce que nous pouvions faire avec l'argent reçu et le rendement que nous pouvions obtenir, dit le chef Clearsky. Beaucoup de collaborateurs de RBC sont venus à notre table pour nous aider, et j'en suis très content. Les présentations étaient bien faites. Tout a été expliqué de façon très transparente. On nous a montré comment notre argent peut travailler pour nous. »

« Nous faisons la synthèse du savoir autochtone et de la science moderne pour produire quelque chose d'entièrement nouveau. C'est en soi novateur. »

— Michael Polak, directeur de comptes commerciaux, Médias et divertissements, RBC Banque Royale, Halifax (Nouvelle-Écosse)



RBC stimule l'innovation autochtone

Qu'ils soient conteurs, dirigeantes ou chefs d'entreprise écologiquement et socialement responsables, les Autochtones sont innovateurs depuis la nuit des temps. L'an dernier, le groupe RBC Royal Eagles a organisé une retraite dans le but de permettre à ses membres de combiner leurs aptitudes innées avec de nouveaux outils afin de stimuler l'innovation autochtone à RBC et ailleurs.

Pour les dirigeants de la plus grande banque du Canada, la diversité n'est pas qu'une case à cocher ; il s'agit plutôt d'un moteur essentiel de l'innovation et de la prospérité économique qui détermine notre façon d'analyser et de résoudre les problèmes et de percevoir le monde qui nous entoure. La diversité de pensée contribue à la connaissance et à l'innovation, et par le fait même à une croissance plus intelligente. En encourageant les employés à rester eux-mêmes, on favorise le succès de l'entreprise.

« Quand chacun sent qu'il peut exprimer son individualité et exploiter pleinement ses idées, son expérience et son talent, tout le monde y gagne, témoigne Gopal Bansal, vice-président, Diversité et inclusion, RBC.

C'est pourquoi la Banque favorise la diversité dans ses activités, notamment au sein de groupes comme les RBC Royal Eagles, qui s'adresse aux Autochtones et à leurs alliés.

Michael Polak, qui a des origines polonaises et mohawks, dit que le groupe Royal Eagles a été un élément important de son expérience à RBC depuis son stage pour étudiant autochtone. À titre de coprésident de la section ontarienne du groupe, il a organisé la retraite bisannuelle de 2020.

Ayant étudié les capacités d'innovation pendant sa formation supérieure à l'Université Queen's, M. Polak a pensé que la retraite pourrait porter sur la stimulation de l'innovation autochtone. Mais est-ce que RBC serait réceptive à son idée ?

« Comme il y a beaucoup d'innovation au sein de RBC – laboratoires d'innovation, Programme innovation, etc. –, je me suis demandé si les Autochtones y participaient pleinement ou s'ils étaient un peu oubliés, se souvient Michael Polak, qui est aujourd'hui directeur de comptes commerciaux, Médias et divertissements, à la Banque Royale d'Halifax, en Nouvelle-Écosse. J'ai fait le tour et je n'ai trouvé aucun participant autochtone dans ces programmes, ni dans les initiatives d'innovation au sein des divers services ou secteurs d'activité. »

Son constat l'a poussé à changer les choses en cocréant une occasion à l'intention de ses collègues du groupe Royal Eagles, afin que tous apprennent comment libérer leur potentiel d'innovation autochtone au sein de RBC.

« Parfois, nous appelons cette approche le "double regard", explique Michael Polak, faisant référence au concept inventé par Albert Marshall, un ancien de la Première Nation Unama'ki de l'île du Cap-Breton. Nous faisons la synthèse du savoir autochtone et de la science moderne pour produire quelque chose d'entièrement nouveau. C'est en soi novateur. Je crois que cette approche recèle un grand potentiel de croissance sociale et économique pour nos communautés. »

Soutenus avec enthousiasme par la direction de RBC, Michael Polak et ses collègues des Royal Eagles ont élaboré un riche programme intitulé « Indigenous Pathways to Solving Enterprise Problems » (solutions autochtones aux problèmes d'entreprise), mis en œuvre dans la collectivité de Six Nations of the Grand River, à Ohsweken, en Ontario.



Chanel Stojanovic, membre du groupe RBC Royal Eagles et participante au programme Perfectionnement du talent autochtone RBC

La retraite de deux jours dans la magnifique longue maison de la bande a débuté par un survol de l'histoire des Haudenosaunee et de leur culture innovatrice. Les participants ont ensuite écouté diverses équipes internes de RBC leur parler de l'approche de la Banque en matière d'innovation. Par la suite, des ateliers expérimentiels ont permis aux participants d'essayer de nouveaux outils de réflexion conceptuelle et d'appréhension des problèmes.

« Je voulais m'assurer que nos stagiaires, nos associés et l'ensemble de la communauté autochtone soient exposés à ces outils, car nous avons de nombreux problèmes à résoudre, explique Michael Polak. Nous devons faire en sorte que nos membres possèdent les outils et les connaissances nécessaires pour être en mesure de dire "Voici une occasion. Je peux la déceler et la cerner". Ils doivent aussi savoir qu'ils peuvent chercher eux-mêmes des solutions en réunissant les compétences utiles. Ils n'ont pas à attendre une intervention extérieure. »

Chanel Stojanovic fait partie des Royal Eagles qui ont participé à la retraite novatrice. Comme Michael Polak, elle a découvert les Royal Eagles tôt dans sa carrière, grâce au Programme de stages pour étudiants autochtones. Aujourd'hui, elle est associée au Programme Perfectionnement du talent autochtone RBC, occupant plusieurs postes en rotation, dont un détachement de quatre mois dans un organisme sans but lucratif (Journalists for Human Rights) ainsi qu'un poste au service Conformité à la réglementation. Elle applique déjà ce qu'elle a appris.

« Je crois que les ateliers, surtout celui sur la réflexion conceptuelle, m'ont appris à réfléchir aux différentes façons d'aborder un problème, en particulier quand je fais partie d'une équipe mondiale. Il s'agissait d'un projet pilote, et il fallait déterminer la meilleure approche, ce qui a pris un certain temps, mais j'ai constaté combien il était utile de collaborer avec des collègues provenant de diverses régions qui avaient chacun leur point de vue, puis d'en arriver à un consensus pour progresser ensemble. »

Pour Amanda Alexander, directrice de collectivité à la Banque Royale de Timmins, en Ontario, la retraite a été l'occasion de mieux comprendre comment mettre à profit son point de vue d'Autochtone pour contribuer pleinement à l'innovation à RBC.

« Les Autochtones aiment aborder tout ce qu'ils font de façon réfléchi, dit cette membre de la Première Nation Beausoleil, une communauté du sud de la baie Georgienne. En milieu de travail, toutefois, ce besoin de réfléchir peut être à tort interprété comme de la timidité, ou pire, comme une absence d'opinion. En entreprise, les gens ont tendance à vouloir des réponses immédiates, explique-t-elle. Même si nous ne sommes pas les premiers à lever la main, nous avons certainement un point de vue particulier à communiquer. Alors, nous essayons toujours de nous fondre dans le moule de l'entreprise, mais en tentant de respecter notre identité. »

C'est l'atelier de réflexion conceptuelle qui a le plus capté son intérêt, et elle a rapidement eu l'occasion d'appliquer ce qu'elle y avait appris dès les premiers jours de la pandémie. « Normalement, j'aurais voulu réfléchir un certain temps pour trouver la solution à un problème aussi énorme et urgent, mais la réflexion conceptuelle m'a permis de réagir avec agilité », explique-t-elle.

Elle et son collègue des Royal Eagles Drew Mitchell ont lancé une collecte d'équipement de protection individuelle, s'employant à mettre en contact les communautés autochtones avec des organismes locaux prêts à donner de l'équipement ou à le vendre à un prix négocié raisonnable. Dès juillet 2020, l'équipe, qui comptait désormais plusieurs membres des Royal Eagles, avait recueilli et donné 109 litres de désinfectant, 3 000 masques lavables, 3 000 masques jetables, 1 000 paires de gants, et 260 visières de protection médicales. En raison de ses services exemplaires, Amanda Alexander a remporté le prix Citoyen du monde RBC 2020.

« Dans le cadre de la réconciliation, nous tentons de croître en nous inscrivant dans le 21^e siècle, explique-t-elle. Quand j'étais jeune, tout était traditionnel et tout ce que nous apprenions venait des anciens. Je suis heureuse que nous puissions maintenant nous épanouir par divers nouveaux moyens, car nous avons beaucoup à offrir. Nous appréhendons le monde à notre façon, ce qui n'était pas très bien reçu auparavant. On nous disait pratiquement de garder nos idées pour nous. Mais aujourd'hui, les gens sont plus à l'écoute de notre point de vue. »

La couleur de la compréhension

En préparant la Journée du chandail orange, les bénévoles de la section Colombie-Britannique du groupe RBC Royal Eagles ont voulu que tous les employés – et les collectivités qu’ils servent – sachent pourquoi « Chaque enfant compte ».



Des employés de la succursale Kingsway-Joyce, à Burnaby (C.-B.) portent le t-shirt orange pour souligner que « Chaque enfant compte ».



Phyllis Webstad

Si vous avez visité un établissement de RBC le 30 septembre 2020, vous avez sans doute remarqué que de nombreux employés – ils sont environ 4 000 en Colombie-Britannique – portaient un t-shirt orange. Le rôle qu’ont joué de nombreux employés autochtones de la Banque dans la promotion de la Journée du chandail orange, qui vise à communiquer aux Canadiens que « Chaque enfant compte », était moins visible.

La Journée du chandail orange a été inspirée par la jeune Autochtone Phyllis Webstad qui, à l’âge de six ans, a quitté sa communauté de Stswecem’c Xgat’tem (Canoe Creek/Dog Creek), en Colombie-Britannique, pour assister à sa première journée d’école au pensionnat indien St. Joseph’s Mission. Ce jour-là, elle portait un beau chandail neuf de couleur orange. À son arrivée à l’école, les missionnaires blancs se sont empressés de remplacer ses vêtements par un uniforme. Elle n’a plus jamais revu son chandail orange. « Personne ne se souciait de nos sentiments, explique-t-elle. C’est ce que représente pour moi la couleur orange. »

En 2013, portant un haut orange pour la première fois depuis quatre décennies, Phyllis Webstad a raconté son expérience du pensionnat. Comme elle l’avait espéré, son témoignage n’a pas été sans lendemain ; il a plutôt marqué le début d’une conversation continue sur les répercussions dévastatrices des pensionnats indiens, que rappelle la Journée du chandail orange. La première Journée du chandail orange a eu lieu le 30 septembre 2013. Depuis, l’événement souligne chaque année que « Chaque enfant compte », comme l’a déclaré à l’origine Fred Robbins, de la Première Nation Esk’etemc, en Colombie-Britannique.

Phyllis Webstad fait partie des quelque 150 000 enfants autochtones qui ont fréquenté les pensionnats indiens du Canada sur une période de plusieurs décennies. Au moins 6 000 d’entre eux sont morts, et les survivants (qui sont environ 80 000 aujourd’hui) peuvent encore témoigner de l’horrible discrimination qu’ils ont subie – violence physique, sexuelle et psychologique. Pourtant, ce génocide culturel a été tu trop longtemps, sauf par quelques professeurs d’histoire.

Soucieuse de favoriser la réconciliation avec les communautés autochtones, RBC s’est associée au National Centre for Truth and Reconciliation afin de présenter, lors de la Journée du chandail orange 2020, la vidéo gratuite en ligne *Chaque enfant compte : la réconciliation passe par l’éducation*, conçue pour les élèves canadiens de la 5^e à la 12^e année.

Le document en deux parties raconte comment les Européens ont colonisé Turtle Island (comme les Autochtones appellent l’Amérique du Nord), apportant avec eux la maladie et leur conception de l’éducation. Le premier pensionnat indien du Canada a été établi en 1831 à Brantford, en Ontario, donnant naissance à un réseau qui, jusqu’en 1997, aura compté plus de 130 établissements au pays. Dans la vidéo, des leaders autochtones, métis et inuits, des survivants des pensionnats indiens, des anciens et des gardiens du savoir de diverses communautés du Canada témoignent des répercussions intergénérationnelles de ces écoles. Le document comprend aussi des prestations de musiciens et de danseurs autochtones.

Le 30 septembre 2020, quand elle a vu cette mer orange dans les succursales RBC de sa province, Tara Brown, directrice de collectivité, RBC, à Vancouver, a trouvé la scène plus qu’inspirante. Elle constatait alors le résultat de plusieurs mois de travail de la part des 15 membres du comité directeur de la section Colombie-Britannique des Royal Eagles, un groupe-ressource des employés de RBC.

En 2019, moins de 500 employés de RBC avaient porté un t-shirt orange. À titre de coprésidente de la section Colombie-Britannique et de fière membre de la Nation Gitksan, Tara Brown était convaincue que les Royal Eagles pouvaient en faire plus pour sensibiliser les gens au mouvement du chandail orange.

L’histoire des pensionnats indiens est aujourd’hui enseignée dans la plupart des écoles, mais ce n’était pas le cas lorsque la majorité des Canadiens aujourd’hui adultes étaient enfants. On comprend aussi que les nouveaux arrivants au Canada ne connaissent pas cette tragédie. « Il importait pour nous de promouvoir la Journée du chandail orange », explique Cici Sterritt, elle aussi Gitksan et membre du groupe RBC Royal Eagles.

Directrice de comptes commerciaux, Marché autochtone, RBC, à Williams Lake (C.-B.), Cici Sterritt a déjà travaillé avec Phyllis Webstad, qui est son amie depuis 2006. Elle sait qu’il a fallu du courage à son amie pour dévoiler son histoire en 2013. Elle se sent par conséquent responsable de sensibiliser les gens à la Journée du chandail orange. « On m’a enseigné à ne jamais parler pour les autres et à citer en exemple ceux qui osent raconter leur histoire. »

Martin Thibodeau, président régional, Colombie-Britannique, RBC, a demandé aux Royal Eagles de Colombie-Britannique d’être ambitieux dans leur planification, afin que les employés de tous les secteurs d’activité de la Banque comprennent l’origine de la Journée du chandail orange. Malgré les précautions nécessaires en raison de la COVID-19, la plupart des événements, y compris la publication d’une vidéo où Martin Thibodeau interviewe Phyllis Webstad, ont eu lieu et ont connu beaucoup de succès.

« Nous avons aidé les gens à surmonter leur inconfort par rapport à un sujet dont nous ne parlons pas assez entre Canadiens, explique Tara Brown. Il était important de raconter non seulement l’histoire personnelle de Phyllis, mais aussi la tragédie des pensionnats indiens et ses répercussions durables. Le dernier pensionnat indien a fermé ses portes en 1997, mais le traumatisme qu’ont subi les pensionnaires a perduré. Il s’est transmis de génération en génération jusqu’à aujourd’hui. J’ai pensé que le port du t-shirt orange à la grandeur de RBC participait au mouvement de vérité et de réconciliation. C’était très touchant. »

Pour Cici Sterritt, la Journée du chandail orange 2020 en Colombie-Britannique et ailleurs au Canada a été un moment phénoménal. « Ça tranchait vraiment avec 2019 : les gens portaient de l’orange et comprenaient l’histoire des pensionnaires ; tout cela a créé un espace permettant de partager des histoires et des expériences. Nous avons réussi à sensibiliser et à rallier nos employés, nos partenaires et nos clients. »

Kendal Netmaker

La force du récit

Chez les Autochtones, l'enseignement a toujours passé par le récit. Pour Kendal Netmaker, toutefois, le vécu revêt une dimension particulière. Le conférencier, moniteur de formation et entrepreneur de la Première Nation Sweetgrass a raconté sa propre histoire aux employés de RBC, en concluant son récit par un message inspirant : nous avons toujours la possibilité de changer le cours de notre histoire personnelle afin de nous épanouir davantage.



Pour Cari-Lynne Pine, le passage d'un organisme sans but lucratif au monde bancaire fut passionnant – quoique intimidant. Elle a fait ses débuts comme mentorée dans le cadre d'un programme pour Autochtones facilité en partie par les RBC Royal Eagles, un groupe-ressource des employés qui regroupe des Autochtones et leurs alliés. « Ça m'a beaucoup aidée à m'y retrouver dans un monde qui ne m'était pas familier », raconte l'adjointe administrative, Gestion de patrimoine, RBC, qui travaille à Toronto.

Chaque fois que c'est possible, elle profite des occasions créées par les Royal Eagles – récemment, elle a pu entendre l'Autochtone Kendal Netmaker, qui est à la fois entrepreneur, conférencier, moniteur de formation et motivateur. La conférence en ligne, organisée conjointement par les Royal Eagles et les équipes Bureau national et Diversité et inclusion de RBC, donnait le coup d'envoi du Mois national de l'histoire autochtone, qui célèbre l'héritage, la contribution et la culture des peuples autochtones du Canada. Les organisateurs souhaitaient souligner l'importance de la conscience de soi, de la résilience et de la diversité de pensée et d'expérience dans la construction d'un avenir innovant.

Kendal Netmaker a commencé son allocution en disant que nous avons toujours le pouvoir de choisir notre état d'esprit. « Si vous n'aimez pas votre vie actuelle, vous pouvez la changer, a-t-il expliqué à l'auditoire. Mais vous devez d'abord prendre une décision. Cette décision prend sa source ici [a-t-il dit en pointant sa tête du doigt]. Si vous n'aimez pas votre situation actuelle, agissez positivement sur votre état d'esprit. »

À titre d'exemple, Kendal Netmaker a raconté sa situation d'origine. Marquée par la peur et l'insécurité, son enfance s'est déroulée dans l'extrême pauvreté. Après avoir grandi dans divers refuges pour femmes, il est retourné avec sa mère seule dans la réserve de la Première Nation Sweetgrass, en Saskatchewan, où il a vécu jusqu'à la 12^e année. « La vie dans la réserve était toujours difficile, car il n'y avait aucun développement économique, aucun entrepreneur, aucune prospérité, raconte-t-il depuis son bureau à domicile de Saskatoon. Il y régnait un fort sentiment d'impuissance. »

Cette misère l'a toutefois motivé à concevoir un avenir meilleur. « Ça m'a poussé à exploiter un sentiment que la plupart des gens n'éprouvent pas aussi puissamment. Quand on grandit dans le dénuement et qu'on avance toujours avec peine, lorsqu'un événement heureux se présente enfin, on l'apprécie beaucoup plus que ne le font les personnes privilégiées. Le sentiment dont je parle, c'est la gratitude. »

C'est le sentiment qu'il a éprouvé en 5^e année quand la famille de son ami Johann, d'origine sud-africaine, lui a donné la possibilité de jouer au soccer en payant son inscription et en l'amenant aux matchs et aux séances d'entraînement. Deux ans plus tard, quand la famille de Johann a déménagé, elle a fait don de sa voiture aux Netmaker, ce qui a profondément touché le garçon. Mais ce n'est qu'en fondant sa première entreprise – les vêtements de sport Neechie Gear[®] – qu'il s'est rendu compte de la valeur du cadeau de Johann.

À la recherche de financement, Kendal Netmaker s'est imposé de participer à des concours auprès d'investisseurs, même si



« Je crois que la principale leçon que je tire du récit de Kendal Netmaker, c'est que tout est possible, même quand on naît comme lui dans un environnement où tout joue contre soi. Il est tellement motivé – et motivant – que j'ai trouvé son histoire vraiment inspirante. »

— Cari-Lynne Pine, Gestion de patrimoine, RBC

cela le terrifiait. « Je ne savais pas comment m'y prendre ». Il a choisi de se concentrer sur ce qu'il savait faire : comme il avait écouté de nombreux anciens au cours de son enfance, il savait certainement raconter une histoire. Il a donc couru le risque de raconter sa propre histoire, ainsi que son projet ambitieux pour Neechie Gear : aider les Autochtones à pratiquer des sports en versant un pourcentage du bénéfice annuel de l'entreprise à l'organisme sans but lucratif IndigiFund, qu'il avait lui-même créé. « Finalement, beaucoup d'investisseurs ont trouvé mon histoire captivante et ils ont voulu en savoir plus », se souvient-il.

Motivé par cette réaction positive, il a aussi commencé à raconter son histoire aux clients de Neechie Gear. « L'histoire a pris le dessus sur la marque. Et c'est un peu comme ça que nous avons pris notre élan. »

Peu de temps après, les gens se sont mis à payer pour entendre l'histoire de cet entrepreneur primé – ce qui a lancé sa nouvelle carrière de conférencier motivateur. Cette expérience a ensuite mené l'auteur de *Driven to Succeed* à la création d'une troisième entreprise, Netmaker Coaching, qui aide les gens à devenir des dirigeants de classe mondiale. « Je pensais auparavant que j'étais trop jeune pour exercer ces fonctions, dit l'homme de 33 ans, mais

c'était en fait une croyance qui me limitait. J'ai arrêté d'écouter cette voix qui m'a retenu si longtemps. J'ai finalement surmonté mon incertitude en constatant les résultats que j'obtenais. »

Pendant son exposé à RBC, Kendal Netmaker a demandé aux employés de réfléchir un instant à leur situation : en étaient-ils satisfaits, et avaient-ils l'impression d'avoir atteint la place qu'ils méritaient ? Il les a mis au défi d'imaginer un avenir différent. « Je vous demande de remplacer cet état d'esprit par un autre plus ouvert au changement, à l'innovation. Adoptez un état d'esprit qui vous permettra de poursuivre votre progression. Il est essentiel de sortir de votre zone de confort, car c'est quand les enjeux sont élevés que nous faisons vraiment appel au génie créatif que nous avons tous en nous. »

En tant qu'Autochtone, Cari-Lynne Pine était heureuse d'entendre non seulement l'histoire de réussite d'un confrère, mais également un autre point de vue provenant des Prairies. Elle a aussi retenu le message de Kendal Netmaker sur l'utilité du réseautage et du recours au soutien et aux conseils de mentors ; c'est une stratégie qu'elle a déjà mise en œuvre.

« Je crois que la principale leçon que je tire du récit de Kendal Netmaker, c'est que tout est possible, même quand on naît comme lui dans un environnement où tout joue contre soi.

Il est tellement motivé – et motivant – que j'ai trouvé son histoire vraiment inspirante. »

Herb ZoBell, vice-président, Services financiers commerciaux, Marché autochtone et Grand Nord, et membre de la Nation crie d'Ahtahkakoop, a aussi assisté à la conférence. Il croit que les histoires comme celle de Kendal Netmaker nous rappellent finalement notre potentiel illimité.

« Ces histoires nous fournissent des exemples de vies bien vécues – riches de sens et d'humilité –, dit le conseiller de direction des Royal Eagles à La Salle, au Manitoba. En apprenant à écouter diverses voix au sein de nos communautés, comme celle de Kendal Netmaker, nous trouvons des modèles qui nous incitent à nous réaliser pleinement. »

Quand on grandit dans le dénuement et qu'on avance toujours avec peine, lorsqu'un événement heureux se présente enfin, on l'apprécie beaucoup plus que ne le font les personnes privilégiées. Le sentiment dont je parle, c'est la gratitude. »

— Kendal Netmaker, entrepreneur, conférencier et moniteur de formation autochtone



« C'est brillant, c'est lumineux »

En présentant la superbe exposition inaugurale INUA au pavillon Qaumajuq, des artistes inuits amorcent une nouvelle étape de réconciliation en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Winnipeg (WAG).

Combinaison spatiale en peau de phoque. Jesse Tungilik, artiste iqaluit
Qilak, galerie inuite principale, Qaumajuq (centre d'art inuit du Musée
des beaux-arts de Winnipeg)
Photo : Lindsay Reid



Heather Igloliorte a été transportée de joie quand elle a aperçu pour la première fois le sac à main en peau de caribou. Fabriqué par sa grand-mère, l'objet orné de perles fait partie de l'exposition inaugurale INUA, au pavillon d'art inuit Qaumajuq du Musée des beaux-arts de Winnipeg (WAG).

« J'ai fondu en larmes, vraiment, dit M^{me} Igloliorte. C'est magnifique. Elle s'appelait Suzannah, mais tout le monde la surnommait Susie. »

Signifiant « c'est brillant, c'est lumineux » en inuktitut, *Qaumajuq* (se prononce kow-may-yourq) est un magnifique bâtiment de 3 700 mètres carrés (40 000 pieds carrés) qui illumine le centre-ville de Winnipeg. Ce pavillon d'art inuit représente la nouvelle relation plus transparente et respectueuse qu'amorce le WAG avec les communautés.

C'est grâce à Twitter que le sac à main de Susie est revenu à sa petite-fille ; un étranger a écrit à M^{me} Igloliorte pour l'informer que 50 ans auparavant, sa grand-mère avait reçu le sac à main en cadeau des mains de la grand-mère Igloliorte, alors que les deux femmes étaient ensemble à l'hôpital.

Il a changé notre vision du musée ; il a changé notre perception de ce que doit être un musée pour sa collectivité. Et je crois que nous sommes devenus un modèle de changement... »

— Stephen Borys, directeur général du Musée des beaux-arts de Winnipeg

Étant l'une des quatre conservatrices inuites de l'exposition INUA, M^{me} Igloliorte a pu réserver au sac à main de Susie – un splendide exemple de perlage traditionnel – l'éclairage qu'il mérite. L'objet s'inscrit bien dans le thème intergénérationnel de l'exposition INUA.

« C'est ce qui ressort dans toutes les œuvres : un respect pour nos origines, et une réflexion sur notre projet collectif et sur notre relation avec nos ancêtres et nos descendants », explique la conservatrice. Le thème est incorporé dans le nom de l'exposition ; en effet, INUA, qui signifie « force de vie » en inuktitut, est également l'acronyme de *Inuit Nunangat Ungammuaktut Atautikkut* (les Inuits vont de l'avant ensemble).

Heather Igloliorte – professeure agrégée et titulaire d'une chaire de recherche à l'Université Concordia – et ses trois co-conservatrices (Krista Ulujuk Zawadski, Asinnajaq et Kablusiak) ont commencé à préparer l'exposition INUA il y a plus de deux ans. Elles ont rassemblé environ 100 œuvres provenant de 91 artistes inuits originaires de l'Arctique, de l'Alaska, du Groenland et des territoires urbains plus au sud. Les créations d'artistes émergents, comme le peintre Bronson Jacque (Nunatsiavummiut) et la créatrice de mode Martha Kyak (Nunavut), côtoient celles d'artistes plus établis.

L'expérience qui attend les visiteurs de l'exposition INUA déjouera peut-être les attentes. Oui, on y trouvera des sculptures sur pierre : le pavillon Qaumajuq en abrite près de 5 000, conservées dans une réserve vitrée qui porte le nom *Ilavut* (notre famille), visible de l'extérieur du bâtiment. Ces pièces font partie de la collection permanente du Musée des beaux-arts de Winnipeg, qui comprend près de 14 000 œuvres inuites en plus de la collection de 7 400 pièces du gouvernement du Nunavut prêtée au WAG. Toutefois, l'ampleur et la diversité des créations présentées à l'exposition INUA – qui vont des tissus aux productions sonores, en passant par la vidéo et la photographie par drone – ont de quoi bouleverser les idées préconçues sur l'art inuit.

(suite à la page 27)



Réserve d'art du pavillon Qaumajuq (centre d'art
inuit du Musée des beaux-arts de Winnipeg)
Photo : Lindsay Reid

Inuites urbaines

Julie Grenier,
Montréal (Québec)
(Kuujuuaq, Nunavik)

Afin de réaliser un parka en peau de phoque (*arnauti*), un vêtement porté par les femmes inuites, Julie Grenier a collaboré pour une deuxième fois avec Beatrice Deer, musicienne et artiste bien connue. (Leur première création conjointe a été exposée au Musée de l'Homme de Paris.)

Julie Grenier a grandi à Kuujuuaq, une collectivité du Nunavik (nord du Québec) qui n'est accessible que par avion. En pleine pandémie, les deux artistes ont dû faire preuve d'un surplus de créativité pour transformer leur matière première à Montréal. « Nous avons réuni nos bacs de peaux de phoque, puis nous avons commencé à dessiner en utilisant ce que nous avons sous la main », raconte-t-elle.

Dès le départ, les deux femmes ont cherché à créer une pièce mariant le traditionnel et le moderne, à l'image de leur identité de femmes inuites qui ont grandi dans le Nord, puis migré vers la ville. Ce genre d'adaptation a toujours été une force des Inuits. Prenons l'exemple de l'ingénieux *amauti*, semblable à l'*arnauti*, mais doté d'une poche dorsale pour bébé. C'est là que les poupons inuits passent leurs deux premières années de vie, se déplaçant vers l'avant pour téter, complètement à l'abri du vent et du froid.

« Nous venons du climat le plus rude au monde. Le seul moyen d'y survivre a été l'innovation, explique Julie Grenier. Nous sommes encore ici parce que nous avons su créer des outils, des vêtements et d'autres objets indispensables. Et cela se traduit dans la vie d'aujourd'hui.

Nous trouvons le moyen de conserver nos traditions et notre langue dans tout ce que nous faisons, tout en nous adaptant à la société moderne. Nous ne sommes pas prisonniers du passé. Nous allons toujours de l'avant. »



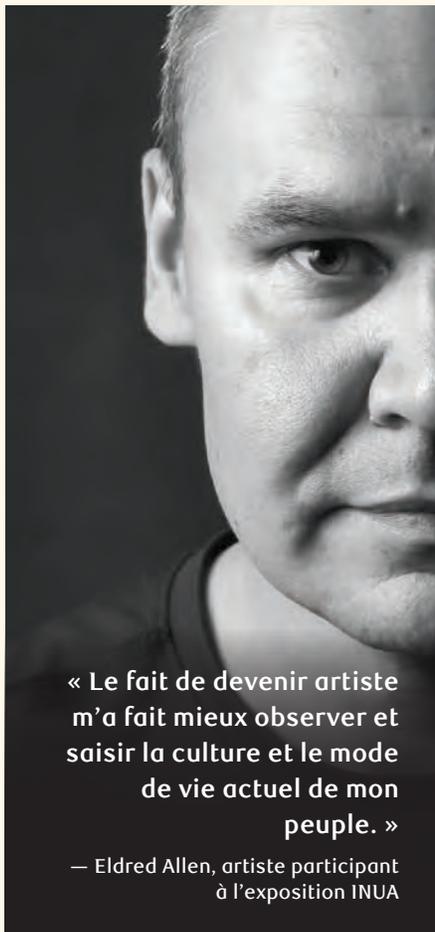
Arnauti en peau de phoque.
Beatrice Deer et Julie Grenier
Photo : Stephan Ballard

« Nous trouvons le moyen de conserver nos traditions et notre langue dans tout ce que nous faisons, tout en nous adaptant à la société moderne. Nous ne sommes pas prisonniers du passé. Nous allons toujours de l'avant. »

— Julie Grenier, artiste participante à l'exposition INUA



Équipe entièrement inuite du commissariat d'exposition de RBC. De gauche à droite : Kablusiak, Krista Ulujuk Zawadski, Asinnajaq et Heather Igloliorte, Ph. D.



« Le fait de devenir artiste m'a fait mieux observer et saisir la culture et le mode de vie actuel de mon peuple. »

— Eldred Allen, artiste participant à l'exposition INUA

L'artiste par accident

Eldred Allen,
Rigolet, Nunatsiavut,
Terre-Neuve-et-Labrador



Photo 3D par drone des bâtiments de la Mission-de-Hebron, présentée à l'exposition INUA

Eldred Allen a passé la majorité de sa vie à Rigolet, une collectivité inuite éloignée de la côte du Labrador, à l'exception d'un séjour au sud pour passer son baccalauréat à l'Université Memorial de St. John's. Son diplôme en main, il a travaillé comme contrôleur environnemental à la baie Voisey pour ensuite se raviser et retourner aux études dans le domaine des systèmes d'information géographique.

Se rendant compte que la cartographie informatisée pourrait profiter de l'utilisation de drones, Eldred s'est lancé en affaires en fondant la Bird's Eye Inc., qu'il détient conjointement avec sa femme, Kristy Sheppard. Plus qu'une activité commerciale, les drones et la photographie sont devenus des passe-temps. « J'avais décidé de me procurer un appareil photo pour ajouter à nos services, mais j'ai rapidement constaté que j'aime vraiment la photographie », raconte le chasseur d'images autodidacte.

Parcourant le Labrador avec son drone, il photographie de grandes surfaces de terrain, puis utilise un logiciel de photogrammétrie pour fusionner des centaines d'images aériennes et créer un modèle tridimensionnel. À l'exposition INUA, ses représentations 3D d'une ancienne mission et d'une usine de transformation du saumon permettent de jeter un nouveau regard sur l'histoire et les territoires inuits. De plus, Eldred Allen fige numériquement chaque moment qu'il photographie, ce qui s'avère précieux en raison du changement climatique, qui détériore trop rapidement certaines structures historiques.

L'artiste a encore peine à croire que son travail se retrouve dans l'exposition INUA. « Je capte des images un peu partout parce que ça me plaît. Mais je commence à me rendre compte que je produis en réalité des œuvres d'art, ... [il respire à fond] mais d'être reconnu et sélectionné parmi un tel groupe diversifié d'artistes vraiment talentueux, ça m'intimide un peu, car je ne me suis jamais vraiment considéré comme un artiste. »

La photographie lui procure aussi un nouveau regard sur sa communauté. « Maintenant, quand je vois un ami revenir de la chasse et commencer à nettoyer sa peau de phoque sur la plage, j'ai tout de suite le réflexe du photographe. Avant d'avoir un appareil, je me contentais d'envoyer la main et de poursuivre ma route. Le fait de devenir artiste m'a fait mieux observer et saisir la culture et le mode de vie actuel de mon peuple. »

(suite de la page 22)

« Les œuvres mettent l'accent sur l'innovation, mais elles s'inscrivent dans une longue tradition de pratiques autochtones, explique M^{me} Igloliorte. Les Inuits ont toujours été des artistes. Il ne s'agit pas d'une pratique née dans les années 1950. L'art inuit existe depuis toujours. Les artistes inscrivent leur travail dans une longue tradition de créativité et de débrouillardise, transformant la matière qui leur est accessible. Il était important pour nous, à titre de conservatrices, de montrer l'art inuit dans toute sa diversité, sans nous limiter à un médium ou à un matériau particulier. »

« L'art est également essentiel pour raconter l'histoire des Inuits, précise Stephen Borys, directeur général du Musée des beaux-arts de Winnipeg. Leur territoire, leurs migrations, les pensionnats, la perte de ressources minérales naturelles, les enjeux de souveraineté, le changement climatique ; toutes ces histoires sont racontées par l'art. Le pavillon Qaumajuq est un moyen d'approfondir notre compréhension du Nord. Quand on accède à l'art inuit par ce moyen novateur, dans un esprit de réconciliation, on dépasse le strict domaine de l'art et de la culture. »

RBC a commencé à soutenir le pavillon Qaumajuq en 2016 par un don de 500 000 \$ dans le cadre du projet Artistes émergents de RBC Fondation. Poursuivant son engagement envers la réconciliation, les artistes émergents et l'éducation, RBC a également commandité la série RBCxWAG, qui permet de mettre en lien les visiteurs avec les artistes et les conservatrices au moyen de rencontres virtuelles, de tables rondes, de récits, d'ateliers artistiques, etc.

« Au pavillon Qaumajuq, les créations traditionnelles et contemporaines des artistes inuits nous proposent un parcours de découverte, de mémoire et de réémergence, dit Kim Ulmer, présidente régionale de RBC à Winnipeg. L'expression créatrice de ces artistes donne naissance à une nouvelle forme de récit inuit. »

Aujourd'hui, le pavillon Qaumajuq présente l'aboutissement de 10 ans de réflexion sur la présentation de l'art



« Les œuvres mettent l'accent sur l'innovation, mais elles s'inscrivent dans une longue tradition de pratiques autochtones. Les Inuits ont toujours été des artistes. Il ne s'agit pas d'une pratique née dans les années 1950. »

— Heather Igloliorte, conservatrice de l'exposition INUA, Montréal

inuit au musée. Cette réflexion s'est réellement amorcée lors d'événements nationaux importants, dont les appels à l'action de la Commission de vérité et réconciliation du Canada. Le « chemin tracé » du WAG a été orienté par son nouveau cercle consultatif autochtone (Indigenous Advisory Circle), coprésidé par Heather Igloliorte et l'universitaire métis Julie Nagam, et par la relation du musée avec des partenaires comme RBC.

« De notre côté, ce fut vraiment un pas important dans la décolonisation du WAG, dit M. Borys. Puisque le musée possède la plus grande collection d'art inuit au monde et qu'il a présenté 200 expositions et publié 60 livres, on pourrait penser qu'il fait autorité. Mais en fait, la majorité de ce que nous avons fait auparavant, nous l'avons fait à travers un prisme non autochtone. En d'autres termes, les expositions et les publications sur l'art inuit ont été largement réalisées par une institution coloniale blanche en territoire du Traité 1. »

Stephen Borys invite tout le monde à s'approprier le WAG « et en particulier les Autochtones qui passent depuis longtemps devant le musée sans s'y arrêter, ayant l'impression de ne pas y être à leur place ou les bienvenus ». Les Autochtones peuvent d'ailleurs visiter gratuitement le pavillon Qaumajuq.

« Ma collaboration avec RBC m'a permis de mieux comprendre comment bâtir un centre d'art inuit en tenant compte de ce qu'il représente pour la communauté. Il faut se demander qui sont les parties prenantes. Ce que je veux communiquer, c'est que le pavillon Qaumajuq a transformé le WAG, dit-il. Il a changé notre vision du musée ; il a changé notre perception de ce que doit être un musée pour sa collectivité. Et je crois que nous sommes devenus un modèle de changement pour les autres musées, qui peuvent se dire qu'il est possible de se transformer et de s'engager de façon significative dans la réconciliation. Il est possible de changer les choses dans la collectivité. »

L'espace intermédiaire

Glenn Gear,
Montréal, Québec
(Nunatsiavut, Terre-Neuve-et-Labrador)



Pour sa participation à l'exposition INUA, l'artiste multidisciplinaire Glenn Gear voulait créer une expérience... dans un conteneur.

« On en voit partout dans le Nord, explique-t-il. Tout ce qu'on reçoit arrive par conteneur ; ils sont omniprésents. Ils font partie du paysage parce que tout le monde en possède. »

En pénétrant dans l'installation de Glenn Gear, qui s'intitule *Iluani/Silami* (ce qui signifie « À l'intérieur comme à l'extérieur, c'est plein d'étoiles »), à l'exposition INUA, on découvre deux murales : l'une illustre une histoire inuite, propre au Nunatsiavut, qui explique l'origine des aurores boréales ; l'autre murale illustre un monde futur imaginé. Au centre de l'installation, une source lumineuse attire d'abord notre attention : une vidéo en boucle est projetée dans un grand œil sur fond de battement de tambour. Elle représente l'espace intermédiaire, qui éclaire tout le reste. « À mes yeux, il s'agit d'une ouverture sur un autre monde, explique l'artiste. Il existe vraiment une autre dimension ; pour moi, ça représente une fenêtre de réflexion, mais aussi un portail vers cet autre monde. »



« Quand je pense à l'avenir, je pense toujours à la technologie issue du territoire, qui aide les individus et les collectivités. »

— Glenn Gear, artiste participant à l'exposition INUA

Son avenir imaginé s'inspire de son expérience d'Inuit moderne. « Ma création s'inspire probablement des Jetsons, s'amuse-t-il. Ça ressemble à mes samedis matin d'enfance, car j'ai un husky et un réacteur dorsal un peu ridicule, mais vraiment amusant. Pour moi, il est important d'avoir le sens de l'humour. »

Plus sérieusement, Glenn Gear dit que son installation à l'exposition INUA met en lumière la résilience et l'innovation des Inuits à travers le temps. « Quand les gens s'imaginent le Grand Nord, ils pensent à la chasse et au mode de vie traditionnel, mais la technologie a toujours fait partie de notre monde. Je pense entre autres à la technologie de construction des kayaks et des igloos. L'an passé, je suis allé en Alaska et j'y ai vu ces magnifiques crampons à fixer aux bottes d'hiver. Datant de milliers d'années, ils semblaient tout récents. J'aime aussi le fait qu'on utilise ce qu'on a sous la main pour fabriquer quelque chose d'utile. Donc, quand je pense à l'avenir, je pense toujours à la technologie issue du territoire, qui aide les individus et les collectivités. »

Prendre son envol comme un aigle



Chris Googoo, de l'UICF (à l'extrême gauche) et Bruce Young, vice-président, Services financiers commerciaux, RBC (deuxième à partir de la droite) présentent un chèque à (de gauche à droite) Dru Paul-Marin, Isabella Martin et Jillisa Nickerson, à Millbrook (N.-É.).

Dans le Canada atlantique, une approche philanthropique indigénisée permet à l'Ulnooweg Indigenous Communities Foundation de favoriser des changements menés par des jeunes.

Bree Menge est toujours prête à se rendre utile. C'est une valeur qu'elle a apprise très jeune en tant que Micmac et que membre de la Première Nation Eskasoni de l'île du Cap-Breton.

Quand elle travaillait pour l'organisme Mi'kmaw Family and Children's Services, elle a vu beaucoup de gens dans le besoin et elle reste marquée par la pauvreté. Pour ceux qui sont forcés de choisir entre la nourriture et les autres nécessités de la vie, les produits de soins personnels deviennent un luxe. « C'était déchirant, et en même temps une leçon d'humilité, de voir des gens vivre dans ces conditions. »

Très vite, M^{me} Menge a créé le projet Our Eskasoni Cares, puis elle a soumis une demande de subvention de 15 000 \$ dans le cadre du Défi communautaire Objectif avenir RBC, par l'entremise de l'Ulnooweg Indigenous Communities Foundation (UICF), un organisme de bienfaisance au service des collectivités autochtones des quatre provinces de l'Atlantique. Bree Menge avait pour objectif de préparer et de distribuer des trousse de soins personnels afin d'adoucir un peu le quotidien des familles eskasonies.

Grâce à ce financement, M^{me} Menge a acheté des produits d'hygiène comme du shampoing, du revitalisant, des brosses à dents et du savon pour le corps. Ensuite, elle a pris contact avec le directeur de l'école secondaire Allison Bernard Memorial. En quelques jours, une armée de bénévoles a préparé 250 trousse de soins personnels, dépassant les attentes de Bree Menge. On s'apprêtait à distribuer ces trousse quand la pandémie de COVID-19 a frappé, forçant un confinement général.

« À ce moment, nous avons dû revoir notre stratégie. »

Bree Menge s'est alors associée à l'organisme Eskasoni Mental Health Services, qui a accepté d'offrir les trousse à tous ceux qui se présenteraient à la clinique sans poser de questions. « Nous ne voulions pas que quiconque ait l'impression de nous dévaliser. Il fallait que tout le monde sache qu'il s'agissait d'un don. » C'est ainsi que les trousse, qui comprenaient maintenant des lingettes et du désinfectant pour les mains, ont finalement pu apporter un peu de douceur à des centaines de mères seules, de personnes âgées et de familles touchées par la COVID-19.

Chris Googoo, directeur général de l'Ulnooweg Indigenous Communities Foundation, dit que les projets comme Our Eskasoni Cares correspondent exactement à ce que la fondation veut encourager.



Sur la photo, de gauche à droite : Odelle Pike, Jeff Young, Emma Dollimout et Sabrina Muise, récipiendaires d'une subvention du Défi communautaire Objectif avenir, et Danielle Green, directrice de succursale RBC à Steppenville (Terre-Neuve-et-Labrador).

« Tout ce que nous faisons est inspiré du point de vue autochtone, et je crois que c'est novateur, explique M. Googoo, qui est également chef de l'exploitation de l'Ulnooweg Development Group. Nous sommes vraiment adeptes du "double regard" (two-eyed seeing). » Ce terme, inventé par l'ancien Micmac Albert Marshall, désigne l'utilisation combinée de la science autochtone et de la science « occidentale » pour créer des solutions indigénisées novatrices. En fait, le terme micmac « ulnooweg » exprime l'indigénisation.

« Des milliards de dollars consacrés à la philanthropie au Canada, seulement 1 % sont axés sur les Autochtones. Nous voulons aider les communautés à accéder à ces fonds. »

— Chris Googoo, directeur général,
Ulnooweg Indigenous Communities Foundation

L'Ulnooweg Indigenous Communities Foundation a été inspirée par le fait suivant : seulement 1 % des organismes de bienfaisance enregistrés du Canada sont axés sur les Autochtones, selon un rapport publié en 2017 par le Circle on Philanthropy and Aboriginal Peoples in Canada. Chris Googoo a reconnu l'occasion d'indigéniser la philanthropie pour le bien des communautés autochtones du Canada atlantique. « Des milliards de dollars consacrés à la philanthropie au Canada, seulement 1 % sont axés sur les Autochtones. Nous voulons aider les communautés à accéder à ces fonds. »

En 2018, M. Googoo a mené la création de l'UICF, un organisme de bienfaisance enregistré qui a pour but de renforcer le lien entre le secteur philanthropique du Canada et les communautés autochtones du Canada atlantique. En cours d'initiative, on a découvert un obstacle systémique : « Les municipalités et les écoles peuvent automatiquement être enregistrées comme donataires

reconnus, mais les Premières Nations n'ont pas droit au même traitement, car elles sont assujetties à la *Loi sur les Indiens*. »

L'UICF a engagé un avocat pour aider les Premières Nations de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Édouard et de Terre-Neuve-et-Labrador à s'enregistrer comme donataires, ce qui permet à l'organisme de diriger des fonds philanthropiques – comme le financement à retombées sociales provenant du Défi communautaire Objectif avenir RBC – vers les collectivités autochtones du Canada atlantique. « RBC a été le premier véritable partenaire de la fondation. L'infrastructure et la relation en place nous ont permis d'acheminer les fonds du Défi vers huit projets dirigés par des jeunes. »

Le Défi communautaire fait partie du programme Objectif avenir RBC, un

engagement de 500 millions de dollars sur 10 ans qui vise à outiller les jeunes Canadiens de 15 à 29 ans pour les emplois de demain en soutenant des programmes qui donnent aux jeunes des occasions d'acquérir de l'expérience et de nouvelles compétences, de développer leur réseau, et d'améliorer leur bien-être mental.

« RBC souhaite aider les jeunes Autochtones du Canada atlantique à se préparer aux emplois de demain, et l'Ulnooweg Indigenous Communities Foundation nous aide concrètement à réaliser cet objectif, dit Kellie Sauriol, vice-présidente régionale, Services financiers à l'entreprise, Canada atlantique, RBC. L'approche novatrice de la fondation Ulnooweg répond aux besoins fondamentaux de la collectivité. Comme les projets sont dirigés par des jeunes, ils aident aussi ces jeunes à acquérir d'importantes compétences de leadership et de résolution de problèmes. »

En permettant à des jeunes d'opérer des changements dans leurs collectivités, l'UICF réalise la mission fondamentale qu'exprime son logo – un aigle survolant un nid. « Les Autochtones parlent souvent de l'aigle et de ses plumes, mais ne parlent jamais de ce qui se trouve dans le nid – les aiglons, explique Chris Googoo. Nous avons aussi la responsabilité d'élever nos jeunes de manière qu'ils puissent un jour prendre leur envol comme l'aigle. Et surtout, ils doivent dès leur naissance se voir comme des aigles. Actuellement, bien des jeunes Autochtones n'ont pas les mêmes aspirations que la majorité des enfants, car leurs parents et leurs grands-parents ont fréquenté les pensionnats indiens, ce qui a provoqué un traumatisme intergénérationnel. C'est ce cycle que nous essayons de briser. »

Bree Menge a été plus qu'inspirée par la détermination des jeunes de sa communauté. « Ça m'a confirmé que nos jeunes ont des capacités bien plus grandes qu'on le pense. Ils sont intelligents et déterminés, ils s'expriment, et ils sont forts. Nous devons donc continuer à leur rappeler qu'ils ont la possibilité d'opérer des changements dans leurs collectivités. »

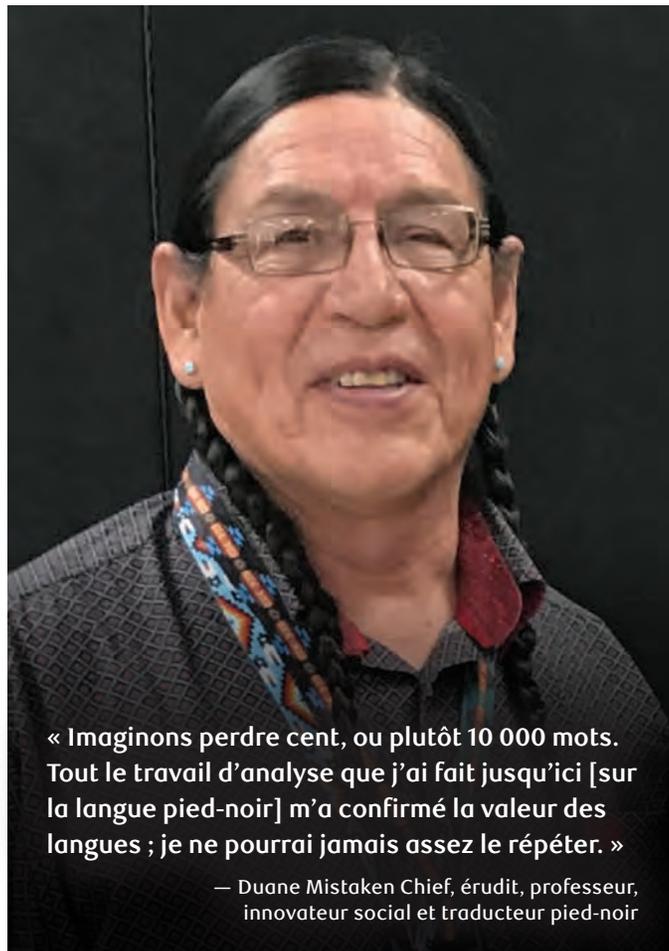
Succès de traduction

Comptant déjà plus d'un milliard de mots traduits, le cabinet de propriété autochtone Nations Translation Group Inc. utilise sa plateforme commerciale novatrice pour favoriser la réconciliation par le développement économique et le renforcement des nombreuses langues autochtones du Canada.

À l'âge de 12 ans, Duane Mistaken Chief a été placé dans un pensionnat indien. On lui a interdit de parler le pied-noir et on l'a coupé des coutumes de son peuple. Deux ans plus tard, son instinct lui a commandé de fuir cet établissement. Il n'y est jamais retourné. « Je fais partie des chanceux. Je ne comprends pas comment j'ai réussi, car tous les déserteurs étaient ramenés au pensionnat. »

De retour chez lui, au sein de la Nation Kainai (tribu des Blood) du Sud de l'Alberta, il a enfin pu parler le pied-noir et apprendre les traditions de son peuple. Toutefois, l'abandon forcé de sa langue maternelle au pensionnat a laissé de profondes marques. Il ne sait pas exactement combien de personnes parlent le pied-noir aujourd'hui, mais il est certain d'une chose : « Notre langue est menacée, et c'est pourquoi j'essaie si fort d'aider les membres de mon peuple à l'apprendre ».

À titre d'érudit, de professeur et d'innovateur social pied-noir (il a participé à l'élaboration d'un programme universitaire en travail social autochtone pour le compte du First Nations Adult and Higher Education Consortium), Duane Mistaken Chief est plus occupé que jamais. Malgré tout, il trouve toujours le temps de répondre aux nombreuses questions qu'il reçoit sur la langue pied-noir, et il travaille même à la rédaction d'un dictionnaire.



« Imaginons perdre cent, ou plutôt 10 000 mots. Tout le travail d'analyse que j'ai fait jusqu'ici [sur la langue pied-noir] m'a confirmé la valeur des langues ; je ne pourrai jamais assez le répéter. »

— Duane Mistaken Chief, érudit, professeur, innovateur social et traducteur pied-noir

Consciente du rôle essentiel de la langue dans la préservation de la culture, des connaissances et de l'identité, RBC soutient les efforts de protection linguistique autochtone en faisant traduire des textes par le cabinet Nations Translation Group Inc. (NTG), propriété de Duane Mistaken Chief lui-même.

« Le respect pour l'expérience autochtone se manifeste d'abord par la reconnaissance de la langue comme véhicule de cette expérience. C'est par elle que l'histoire et le point de vue des Autochtones se transmettent d'une génération à l'autre, explique Dale Sturges, directeur général national, Services financiers aux Autochtones, RBC, Toronto. Nous avons choisi de collaborer avec le cabinet NTG parce que nous soutenons les entreprises de propriété autochtone dans le cadre de nos approvisionnements, en accord avec notre engagement à favoriser la réconciliation et à répondre à l'appel à l'action n° 92 de la Commission de vérité et réconciliation du Canada. Mais NTG est plus qu'un cabinet de traduction. Il contribue à la vitalité des langues autochtones dans le monde actuel. »

Scott Patles-Richardson, président et actionnaire majoritaire de NTG, a personnellement constaté les répercussions d'une langue en déclin. « Les langues autochtones ne sont pas aussi bien protégées par la loi que le français et l'anglais. C'est pourquoi

beaucoup d'entre elles se meurent, y compris dans ma propre réserve, où seules quelques personnes de plus de 65 ans parlent encore notre langue. En seulement une génération, la langue micmaque pourrait disparaître dans ma collectivité, la Première Nation Pabineau. Cette menace a suscité chez moi un sentiment d'urgence, et nous avons redoublé d'efforts pour faire une plus grande place aux gardiens du savoir linguistique autochtone. »

Aujourd'hui, NTG rivalise avec les plus grands cabinets de traduction cotés en bourse dans le monde. Son personnel traduit parmi les plus volumineux documents gouvernementaux, dont le budget du Canada. « Oui, notre cabinet est de propriété autochtone, mais il est avant tout parmi les meilleurs. En activité 24 heures sur 24, notre entreprise traite des millions de mots par mois. Nos dizaines de traducteurs chevronnés nous procurent un avantage concurrentiel. »

Même si NTG traite majoritairement des textes rédigés en langues officielles, le cabinet continue de développer ses capacités linguistiques autochtones. « Nous produisons des traductions en 95 langues, et notre réseau de collaborateurs compte plus de 25 locuteurs autochtones qui traduisent des textes en plus de 15 langues autochtones du Canada. » NTG traduit également le présent rapport en inuktitut.

En exploitant une entreprise autochtone prospère, Scott Patles-Richardson croit qu'il peut aussi soutenir le développement économique afin de favoriser la réconciliation économique et la santé des langues vivantes autochtones. C'est pourquoi il a restructuré son entreprise, l'an dernier, afin d'y intégrer la Nation crie de Little Red River comme actionnaire à 49 %. Fière d'être entièrement détenue et exploitée par des Autochtones, l'entreprise est dirigée par M. Patles-Richardson (président), Jean La Rose, ancien directeur général de l'Aboriginal Peoples Television Network, et Murray Hales, ancien partenaire de la société de comptabilité MNP.



« En seulement une génération, la langue micmaque pourrait disparaître dans ma collectivité, la Première Nation Pabineau. Cette menace a suscité chez moi un sentiment d'urgence, et nous avons redoublé d'efforts pour faire une plus grande place aux gardiens du savoir linguistique autochtone. »

— Scott Patles-Richardson, président,
Nations Translation Group Inc.

« Personne n'a de baguette magique pour nous ramener à notre situation antérieure. Il faut plutôt trouver une façon de fonctionner dans le cadre actuel en préservant et en promouvant les langues autochtones tout en participant pleinement à l'économie canadienne. Le pilier de cette entreprise est le grand volume de traduction vers le français, et nous n'allons pas le délaisser, mais nous souhaitons soutenir les locuteurs autochtones, à qui nous offrons une plateforme leur permettant de s'exprimer. »

À Calgary, Duane Mistaken Chief décrit ce qu'il trouve beau de la langue pied-noir : « Elle est si riche ». Il a déjà participé à l'élaboration d'un cours de trois heures sur un seul mot pied-noir. « J'écrivais un mot au tableau et j'en décortiquais le sens. "Que signifie cette partie, et cette autre partie ?" Puis, je le comparais à d'autres mots, et soudain, les choses s'éclairaient. Le véritable sens du mot se révélait. »

Par exemple, quand il était petit, son père lui racontait qu'il était allé à une fête dans sa jeunesse et que personne ne l'avait invité à danser. Il terminait toujours cette histoire par « alors, nous sommes devenus des pins ». Duane Mistaken Chief n'a jamais vraiment compris le sens de cette phrase jusqu'à ce qu'il commence à l'étudier en pied-noir. C'est alors qu'il a découvert son lien avec un autre enseignement traditionnel, qui porte sur un Pied-Noir capricieux. Trop exigeant pour trouver une partenaire à son goût, il reste célibataire et finit par se transformer en pin.

« Il y a beaucoup d'autres histoires comme celle-là. Elles nous éclairent souvent sur nos valeurs. Alors, imaginons perdre cent, ou plutôt 10 000 mots. Tout le travail d'analyse que j'ai fait jusqu'ici m'a confirmé la valeur des langues ; je ne pourrai jamais assez le répéter. »

Même les anciens sont ravis de découvrir les résultats de son travail, car ils ont aussi été traumatisés par les pensionnats indiens. « Nous ne connaissions pas notre potentiel à cause de ce triste épisode de notre histoire. Mon travail sur la langue m'aide à remplir les pages blanches. »

Un nouvel outil pour les chasseurs inuits



Mick Appaqaq
Photo : Arctic Eider Society

Créée par des Inuits, la plateforme de média social SIKU assure la sécurité des chasseurs tout en contribuant à la préservation de la langue et de la culture. Et contrairement à d'autres applications, celle-ci garde les connaissances traditionnelles et les données utiles sur l'Arctique entre les mains des Inuits.

Le père de Mick Appaqaq avait l'habitude d'emmener son fils chasser sur la banquise, mais il a interrompu cette activité après quelques années en raison de la fragilité de la glace. « Dès l'âge de cinq ou six ans, j'ai grandi sans vraiment fréquenter notre territoire », raconte l'homme de 28 ans, qui habite le hameau de Sanikiluaq, au Nunavut.

Depuis deux ans, il constate l'accélération du changement climatique en Arctique, la région du globe qui se réchauffe le plus rapidement. « Il est de plus en plus difficile de déterminer les endroits où il est sécuritaire de circuler. »

L'instabilité de la banquise l'inquiète d'autant plus qu'il est technicien spécialiste de l'environnement pour le compte de l'Arctic Eider Society, un organisme inuit sans but lucratif qui s'emploie à développer les capacités et l'autodétermination des collectivités de l'Inuit Nunangat. Dans le cadre de ses fonctions,



il parcourt la banquise pour recueillir des données sur la glace et sur la salinité de l'eau, tout en surveillant la faune. Grâce à l'application inuit SIKU, son travail est un peu plus facile et sécuritaire.

Pour assurer leur sécurité, les chasseurs inuits se sont longtemps fiés à leurs harpons et aux comptes rendus d'expédition de leurs confrères. Les nouvelles fraîches se transmettaient traditionnellement de vive voix, puis par la radio et la télévision. Plus récemment, on a adopté les plateformes de médias sociaux. Depuis décembre 2019, les chasseurs ont un outil de communication de plus dans leur attirail : l'appli mobile SIKU, lancée par l'Arctic Eider Society. « Depuis près de deux ans, cette appli me permet de suivre des anciens qui possèdent des connaissances traditionnelles sur la chasse et la banquise », explique Mick Appaqaq.

L'application gratuite SIKU a été conçue conjointement par des jeunes de diverses collectivités inuites du Nord. Comme avec toute autre plateforme de média social, les utilisateurs de SIKU doivent d'abord créer leur profil. Ensuite, selon leurs paramètres de confidentialité, ils peuvent publier des comptes rendus de chasse ou de pêche, publier leurs trajets, téléverser des images et des vidéos, et partager des observations en temps réel ou à leur retour à la maison.

Les comptes rendus et les observations sont enrichis de données météo et d'avis de sécurité – horaire des marées, prévisions maritimes, images satellitaires, etc. Les chasseurs peuvent rapidement lancer des alertes en cas de conditions changeantes ou dangereuses. L'appli SIKU fournit des données géolocalisées sur la faune arctique,

la banquise et les lieux traditionnels en plusieurs dialectes inuktituts, contribuant ainsi à transmettre les connaissances et la langue autochtones aux prochaines générations.

Mais SIKU est avant tout conçue comme un espace de partage sécuritaire. En raison du changement climatique, les observations en temps réel que publient les Inuits sont plus précieuses que jamais pour les scientifiques. Toutefois, les scientifiques ont longtemps mené leurs recherches – sur les Inuits, sur la faune et sur l'environnement – sans l'apport des collectivités locales. « Ce genre de relation d'exploitation doit cesser », a écrit Natan Obed, membre de l'Inuit Tapiriit Kanatami, dans son introduction à la National Inuit Strategy on Research (NISR), en 2018.

Joel Heath, directeur général de l'Arctic Eider Society, explique que la plateforme SIKU a été conçue non seulement pour les chasseurs et pour les collectivités qui souhaitent réaliser des

projets, mais aussi pour les chercheurs afin qu'ils appliquent mieux les directives de la NISR quant à la participation des Inuits à tous les aspects de la recherche, par et pour le Nord. Les utilisateurs de SIKU restent entièrement propriétaires et maîtres de ce qu'ils publient et de la façon dont l'information est partagée. En accordant la priorité aux droits des Autochtones, SIKU contribue à définir de nouveaux critères de collaboration entre les Inuits et les scientifiques.

Joel Heath souligne aussi la distinction entre SIKU et la science citoyenne. « La science citoyenne consiste à remettre vos données aux scientifiques, explique le directeur général, qui a auparavant travaillé dans le milieu universitaire et qui détient un doctorat en biologie interdisciplinaire. Avec SIKU, les Inuits restent propriétaires de leurs données, et la plateforme facilite leur autodétermination dans la recherche. Ils sont libres de partager ou non leurs données avec les scientifiques. »

« Avec SIKU, les Inuits restent propriétaires de leurs données, et la plateforme facilite leur autodétermination dans la recherche. Ils sont libres de partager ou non leurs données avec les scientifiques. »

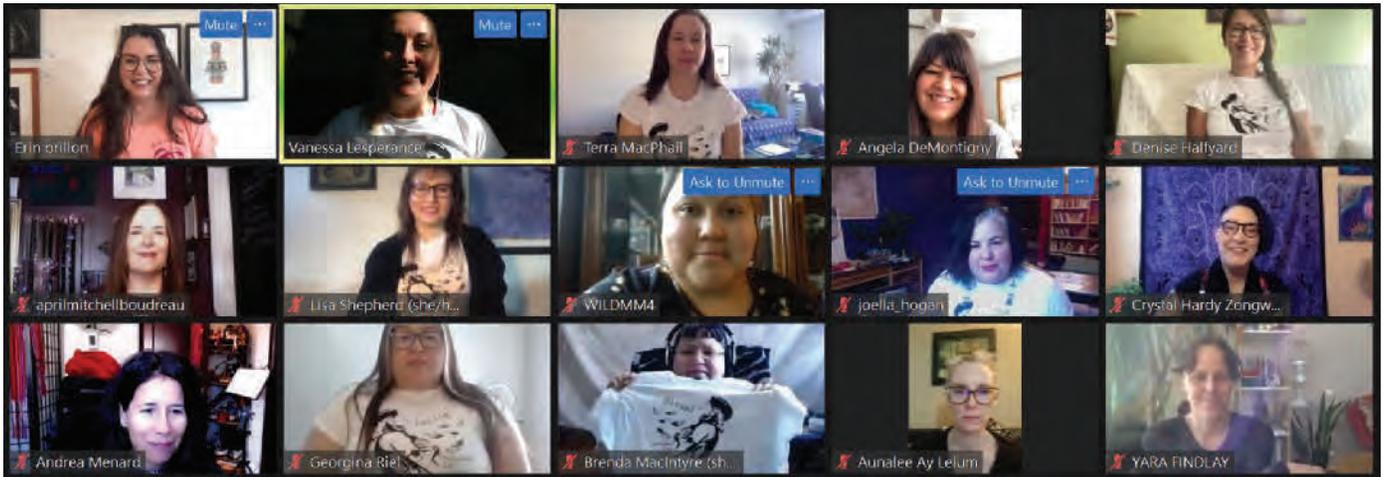
— Joel Heath, directeur général, Arctic Eider Society

Bien des Inuits souhaitent jouer un rôle de premier plan dans la recherche. En raison des restrictions de déplacement découlant de la pandémie, les scientifiques du Sud n'ont pas pu se rendre dans le Nord, ce qui a donné à des Inuits l'occasion de diriger des recherches. Dans le cadre d'un projet inuit sur les aires protégées, les chercheurs ont utilisé SIKU pour recueillir des images de la faune et des observations auprès des anciens, des autres adultes et des jeunes qui documentent leurs expéditions de chasse ou de pêche.

RBC soutient la plateforme SIKU par un don de 500 000 \$ sur deux ans dans le cadre du programme Techno nature RBC. « Nous sommes heureux de collaborer à la plateforme SIKU aux côtés de l'Arctic Eider Society. Il s'agit de la première plateforme de média social conçue par et pour les Inuits, a déclaré Karine Bélanger-Beaudry, directrice générale régionale, Marketing et citoyenneté, RBC Banque Royale, Montréal. Nous reconnaissons la force de la fusion entre l'innovation autochtone et les connaissances traditionnelles des anciens, ce qui a permis de trouver une solution originale, efficace et évolutive à certains des problèmes environnementaux les plus pressants de notre époque. »

Même si elle est actuellement axée sur le Canada, l'application SIKU est conçue pour être évolutive. Déjà, on compte plus de 6 000 utilisateurs, et les chasseurs chevronnés se révèlent populaires, surtout auprès des plus jeunes comme Mick Appaqaq.

« Moi qui parle l'inuktitut depuis l'enfance, je suis très fier qu'on ait nommé l'application SIKU, ce qui signifie "glace marine". » SIKU fait partie des nombreux mots que les anciens ont légués aux plus jeunes. « La transmission des connaissances se fait ainsi depuis des générations. Et je suis heureux de voir d'autres jeunes participer à la plateforme SIKU. »



Échange enthousiaste à propos des t-shirts produits par Totem Design House et distribués par Erin Brillion (membre du LIFT Circle)

Soutien mutuel

À un moment critique pendant la pandémie, RBC a soutenu le LIFT Circle, un regroupement qui procure aux femmes autochtones un espace de soutien sécuritaire pour bâtir leur propre entreprise tout en aidant d'autres entrepreneures autochtones à survivre et à prospérer au Canada.

Il y a 14 ans, Melissa Hardy-Giles a fondé l'entreprise novatrice ORIGIN dans le but d'aider les Autochtones à promouvoir leurs talents et à obtenir la place qui leur revient à la table économique.

Compte tenu de sa mission, il était tout naturel pour elle d'être parmi les premières propriétaires d'entreprise à devenir membres du LIFT Circle, un espace de soutien permettant aux entrepreneures autochtones d'apprendre l'une de l'autre avec le soutien de RBC.

Le propre parcours d'entrepreneure autochtone de M^{me} Hardy-Giles a commencé par la conception d'un atelier de préparation à la vie quotidienne qui permettait aux jeunes Autochtones de découvrir leurs aptitudes afin « qu'on ne nous mette plus dans des cases carrées alors que nous sommes des cercles », explique la membre de la Première Nation Red Rock de Nipigon, en Ontario. Melissa Hardy-Giles s'est ensuite procuré une remorque équipée d'un simulateur de machinerie lourde afin de préparer à de bons emplois les jeunes ayant une aptitude pour les machines.

ORIGIN s'est plus tard réorientée vers la réalité virtuelle, remplaçant son simulateur par un casque Oculus sans cesse enrichi de nouvelles expériences immersives de carrière et de culture

autochtone qu'on utilise aujourd'hui dans plus de 1 100 écoles. Constatant les avantages de la réalité virtuelle – et fidèle à la mission de réconciliation économique d'ORIGIN –, l'entrepreneure a créé une bibliothèque culturelle qui permet aux utilisateurs de mieux comprendre les cultures autochtones grâce à des expériences immersives autogérées (p. ex. promenade virtuelle en canot avec un gardien du savoir qui donne des enseignements sur l'eau).

Puisque de plus en plus d'entreprises cherchent des outils de promotion de la diversité et de l'inclusion, la bibliothèque culturelle pour les employés connaît une popularité croissante. « J'ai pour objectif de faire connaître chacune des communautés autochtones du Canada afin de montrer combien la culture autochtone est diversifiée », explique Melissa Hardy-Giles, originaire de Thunder Bay, en Ontario.

Forte de son expérience en affaires, M^{me} Hardy-Giles savait qu'elle pouvait jouer un rôle utile en tant que mentor. Alors, quand la pilote métisse Teara Fraser – fondatrice et directrice d'Iskwew Air – l'a invitée à devenir membre du LIFT Circle, un groupe que M^{me} Fraser a formé au sein de l'organisme sans but lucratif Indigenous LIFT Collective, elle a saisi l'occasion. Le LIFT Circle a été créé pour aider les femmes autochtones à bâtir leur entreprise pendant la pandémie de COVID-19 et par la suite.

Comme elle avait déjà beaucoup à faire, Teara Fraser avait besoin d'assistance pour réaliser le projet. Au courant du précieux soutien que RBC fournit aux entrepreneurs autochtones, elle a sollicité l'aide de la Banque. « À un moment très, très critique pour le LIFT Circle, RBC a offert son soutien financier. Nous lui sommes très reconnaissantes, et nous discutons activement des façons d'approfondir cette relation et de créer conjointement des conditions permettant aux entrepreneures autochtones de prospérer. »

De son côté, Tracy Antoine, vice-présidente, Services financiers commerciaux, Marché autochtone, Colombie-Britannique, considère qu'il était tout simplement logique de soutenir le LIFT Circle, en particulier en temps de pandémie. « Le LIFT Circle reflète à quel point les initiatives collectives sont aujourd'hui plus importantes que les gestes individuels. Ce formidable collectif permet aux entrepreneures de changer les choses par la création d'un front uni, et RBC est très fière de soutenir ce remarquable groupe de femmes déterminées. »

« En tant que femmes autochtones, nous avons naturellement tendance à travailler de façon collective. Nous savons qu'en unissant nos forces, nous y gagnons toutes. »

— Vanessa Lesperance, chef du LIFT Circle

Pour Melissa Hardy-Giles, qui dirige une entreprise depuis plus de 10 ans, le LIFT Circle a été une expérience extraordinaire. « J'invite chaque entrepreneure autochtone que je croise à devenir membre du LIFT Circle. On y trouve un soutien énorme. »

En raison de l'isolement que beaucoup ont ressenti pendant la pandémie, le LIFT Circle a connu une croissance rapide et on tient actuellement deux rencontres virtuelles nationales par semaine. L'adhésion est gratuite pour toutes les entrepreneures autochtones. Grâce à des séances d'apprentissage mensuelles, les membres peuvent approfondir leurs connaissances dans divers domaines, comme l'approvisionnement et les médias. De plus, toutes les membres figurent dans un répertoire public qui compte déjà plus de 250 entreprises appartenant à des femmes autochtones.

La force du collectif s'est illustrée encore une fois lorsqu'une conceptrice de vêtements a dû faire réparer une machine à coudre. Ses consœurs du LIFT Circle sont venues à son aide grâce au Three Sisters Garden Fund, fournissant suffisamment d'argent pour réparer la machine et en acheter une deuxième qui pourra servir au dépannage ou à l'expansion de l'entreprise.

Cet exemple montre que le LIFT Circle sert non seulement à faire du commerce ensemble, mais aussi à se soutenir mutuellement. Après un an de pandémie, Melissa Hardy-Giles

a commencé à se sentir déprimée, sans comprendre pourquoi. « Mon entreprise prospérait, ma famille allait bien, tout le monde était en sécurité, mais j'étais à plat. J'ai dit à mon mari que je n'avais plus d'énergie, ce qui l'a inquiété. Je ne voulais plus rien faire. » Le pire, c'est qu'elle se sentait ridicule en se comparant aux entrepreneurs qui en arrachaient vraiment à cause des restrictions découlant de la COVID-19.

Melissa Hardy-Giles a tout de même pris le risque de confier ses états d'âme au cours d'une réunion hebdomadaire du LIFT Circle. À sa surprise, beaucoup de ses consœurs ont relaté le même genre de détresse mentale liée à la pandémie. « Je me suis sentie moins seule et ça m'a aidée à surmonter mon malaise. Je sais maintenant qu'à tout moment, je peux faire appel aux autres membres et dire "J'ai besoin de parler à quelqu'un", et on tendra l'oreille. C'est formidable. »

Les chefs d'entreprise se sentent souvent seuls, même quand tout va bien, mais les membres du LIFT Circle peuvent briser l'isolement, comme l'explique Vanessa Lesperance, chef du LIFT Circle, dont le bureau est situé au siège social d'Iskwew Air, à Richmond, en Colombie-Britannique. « Les cercles virtuels sont formidables pour garder le contact avec d'autres femmes autochtones. »

Ça ne fait que quelques mois, mais Vanessa Lesperance se réjouit de constater combien les entrepreneures du LIFT Circle sont motivées à « décoloniser » les affaires en remettant en question les modèles en place. Leur action porte sur quatre piliers : profits, personnes, planète et raison d'être. « En tant que femmes autochtones, nous avons naturellement tendance à travailler de façon collective. Nous savons qu'en unissant nos forces, nous y gagnons toutes. »

Cette force d'adaptation ne surprend pas la fondatrice du LIFT Circle. « L'innovation autochtone diffère de celle de la Silicon Valley, explique Teara Fraser. Il s'agit d'innover de manière à créer un avenir meilleur pour les sept prochaines générations. Comment innover de manière à créer un avenir meilleur pour tout le monde ? »



Exploration de carrière immersive au moyen de la réalité virtuelle (ORIGIN)



Des jeunes font de la pêche blanche au cours du programme Skátne lonkwawientehtaonhatie.

Photo : Cougar Kirby

Il y a quatre ans, après avoir passé toute sa vie aux États-Unis, Brooke Splicer a déménagé à Kahnawá:ke (prononcer Gah-na-wa-gay), une collectivité mohawk située sur la Rive-Sud du fleuve Saint-Laurent, au Québec. « J'ai grandi à Brooklyn, New York, où j'avais un problème d'identité que je ne comprenais pas, puis je me suis rendu compte que ça venait de la honte et de la culpabilité que je portais en moi, explique la jeune femme de 33 ans. Nous parlons anglais. Je ne parle pas ma langue, et je le devrais, n'est-ce pas ? Et vous devez accepter que ce n'est pas votre faute. »

Lors d'une récente communication Zoom, Brooke Splicer et ses collègues Cougar Kirby, Ohontsakehte Montour et Jess Lazare ont parlé des changements qu'ils tentent de provoquer dans la communauté mohawk (*kanien'kehá:ka*) par la création du programme *Skátne lonkwawientehtaonhatie* [prononcer Skut-nay Yoon-gwa-weh-yum-dayh-da-oon-ha-jay], ce qui signifie « nous apprenons ensemble ». Ce programme donne aux jeunes des occasions de se réunir pour apprendre la langue et la culture *kanien'kehá:ka* dans un environnement agréable et sécurisant.

Fin 2019, ils ont lancé ensemble le programme *Skátne lonkwawientehtaonhatie*, grâce à un soutien de 15 000 \$ du Défi communautaire

« Nous apprenons ensemble »

Un nouveau programme d'apprentissage de la langue et de la culture mohawks, créé par et pour les jeunes de Kahnawá:ke, au Québec, transforme le traumatisme intergénérationnel en guérison intergénérationnelle.

Objectif avenir RBC, obtenu par l'entremise de la Fondation du Grand Montréal, en partenariat avec les Fondations communautaires du Canada. Soutenu par RBC Fondation, le Défi communautaire est un nouveau programme à impact social qui vise à appuyer des centaines d'initiatives menées par des jeunes dans les petites et moyennes collectivités du pays. Ce programme amène des jeunes à la table des décisions afin qu'ils acquièrent de nouvelles compétences, qu'ils gagnent de l'expérience et qu'ils nouent des liens – ce qui les prépare aux emplois de demain.

« Nous sommes fiers d'être partenaires du programme *Skátne lonkwawientehtaonhatie*, dit Stéphanie D. Pinsonnault, directrice, Dons et investissements dans la collectivité, RBC, Québec. Le Défi communautaire Objectif avenir RBC a procuré aux jeunes de Kahnawá:ke une plateforme qui leur permet de dire combien il est important de préserver la langue et la tradition mohawks pour assurer la santé et l'avenir de la communauté. Nous saluons leur brillant projet, qui permettra de renforcer les collectivités de demain. »

Cougar Kirby, 24 ans, qui participe à la gestion du programme *Skátne lonkwawientehtaonhatie*, raconte sur Zoom son expérience du décalage culturel. Le joueur de crosse a déménagé à Kahnawá:ke à l'âge de 13 ans après avoir grandi à Victoria, en Colombie-Britannique. « La famille de mon père est originaire de Kahnawá:ke, mais quand j'ai déménagé ici, je connaissais très peu le mode de vie *kanien'kehá:ka*, ce qui est plutôt paradoxal pour un joueur de crosse, car ce sport a été inventé par les Haudenosaunee (Iroquois). Je crois que c'est l'origine de ma honte. Les gens me posaient tant de questions, par exemple : "Comment dit-on crosse dans ta langue ?" et "Qu'est-ce que ça représente pour toi ?". Je me sentais très coupable de ne pas comprendre ma propre culture. »

Pour Ohontsakehte Montour, 25 ans, « tout découle du traumatisme intergénérationnel ». Son grand-père parle couramment le mohawk, mais en raison de la colonisation européenne, lui-même n'a jamais appris la langue. Voulant se rapprocher de son grand-père, Ohontsakehte Montour apprend maintenant le mohawk, et il donne aux suivants en enseignant la langue aux jeunes de Kahnawá:ke dans le cadre du programme Skátne lonkwawientehtaonhatie.

Jess Lazare, 27 ans, croit que l'histoire de Kahnawá:ke, marquée par les missionnaires, les agents des Indiens et la colonisation en général, a eu un effet profond sur l'identité et la culture de la communauté mohawk. « Nous devons tous nous tourner vers "l'Église" et abandonner nos cérémonies traditionnelles. Il s'est écoulé beaucoup de temps avant qu'on nous permette de tenir nos cérémonies dans notre propre communauté. Les gens tenaient des cérémonies en secret. Cette histoire a certainement eu un effet intergénérationnel sur nos jeunes, ce qui a entraîné des problèmes sociaux complexes. »

Alors que les générations plus âgées semblent se satisfaire du statu quo, il n'en est pas de même pour les plus jeunes. « La nouvelle génération s'exprime : "Non, ça ne va pas. Nous ne pouvons pas continuer ainsi." Il s'agit de briser le moule imposé par la colonisation. Nos parents ont d'abord accepté ce moule, puis ils ont essayé de s'en sortir, mais on les a retenus. Aujourd'hui, nous disons : "Non, il est temps de briser ce moule. Nous ne voulons plus qu'il définisse notre place dans le monde. »

L'une des caractéristiques principales du programme Skátne lonkwawientehtaonhatie, c'est qu'il a été créé conjointement par les jeunes participants. « À mes yeux, il s'agit de faire les choses non pas pour les jeunes, mais avec eux, ajoute Jess Lazare. Les jeunes ne veulent pas seulement être entendus ; ils veulent mener. »

« La langue kanien'kehá:ka est vivante, mais il est toujours possible qu'elle meure ... [Les jeunes] commencent à se rendre compte qu'ils ont eux-mêmes le pouvoir de faire de la langue une priorité dans leur communauté. »

— Ohontsakehte Montour, cocréateur du programme Skátne lonkwawientehtaonhatie

Ohontsakehte Montour abonde dans le même sens. Il dit que les jeunes se rendent compte qu'il leur revient de briser le cycle du colonialisme en apprenant leur langue et leur culture afin de pouvoir les transmettre aux prochaines générations. « La langue kanien'kehá:ka est vivante, mais il est toujours possible qu'elle meure. La réalité, c'est que beaucoup d'anciens disparaissent. Les jeunes voient leurs grands-parents mourir, mais ils commencent à se rendre compte qu'ils ont eux-mêmes le pouvoir de faire de la langue une priorité dans leur communauté. »

C'est entre autres pourquoi Ohontsakehte Montour a aussi choisi d'acquérir une bonne maîtrise du mohawk, qu'il enseigne maintenant aux autres jeunes dans le cadre du projet Skátne lonkwawientehtaonhatie. « Dans beaucoup de contextes d'apprentissage linguistique et culturel, les jeunes sont laissés pour compte soit parce que le contenu n'est pas pertinent pour eux, soit parce qu'ils ne s'imaginent pas fréquenter la longue maison ou s'inscrire à un programme de deux ans. Ce qu'il y a d'unique et d'innovateur dans notre approche, c'est que l'apprentissage se fait dans le cadre d'activités amusantes. De cette façon, les jeunes arrivent facilement à intégrer la langue dans leur vie quotidienne. Ce n'est pas un concept coupé du monde. C'est ce que nous sommes. C'est une langue vivante. »

« Il est temps de briser ce moule. Nous ne voulons plus qu'il définisse notre place dans le monde. »

— Jess Lazare, cocréatrice du programme Skátne lonkwawientehtaonhatie

Étonnamment en cette époque de réseaux sociaux omniprésents, les jeunes qui ont participé à la création du programme Skátne lonkwawientehtaonhatie affirment s'ennuyer en ligne. Ils veulent se détacher de leur téléphone et apprendre la langue et la culture traditionnelle en s'adonnant collectivement à des activités amusantes dans leur territoire, comme la pêche, la récolte de l'eau d'érable ou les promenades de guérison. Ces environnements agréables et rassurants sont essentiels à la réussite du programme, car il faut du courage pour se lancer.

« Pour les jeunes qui ne connaissent pas notre langue, qui n'ont jamais pénétré dans une longue maison ou qui connaissent très peu nos cérémonies, c'est une grande décision d'entreprendre l'apprentissage, ajoute Brooke Splicer. Même si vous ne ressentez pas clairement de honte ou de culpabilité, il y a une difficulté à surmonter. Mais une fois qu'on a fait le pas, c'est fantastique. »

Pour Brooke Splicer, l'innovation du programme Skátne lonkwawientehtaonhatie consiste à revenir aux anciennes façons de faire. « Autrefois, il y avait une étroite collaboration entre les générations, ce qui n'est plus très courant. Mais c'est formidable de voir combien le courage de ces jeunes se communique aux adultes. » Une grand-mère a raconté comment le nouvel intérêt de son petit-fils pour les coutumes kanien'kehá:ka l'a poussée à apprendre elle aussi la langue ; aujourd'hui, son petit-fils est devenu son enseignant.

« C'est vraiment chouette, car nos parents ne comprennent pas toujours qu'ils portent en eux cette honte et cette culpabilité, conclut Brooke Splicer. Ma mère, par exemple, essaie maintenant d'approfondir sa connaissance de la langue kanien'kehá:ka, car elle m'entend la parler couramment avec ma fille de quatre ans. En fin de compte, c'est comme si notre traumatisme intergénérationnel s'était transformé en guérison. »

Rapport d'étape

RBC s'est engagée à adopter des moyens durables à long terme pour soutenir l'économie, les personnes et les collectivités autochtones. Les quelques exemples qui suivent montrent que nous avons respecté cet engagement au cours de la dernière année.

Économie



Écoles, centres
communautaires et culturels

6 763 614 \$

Accès aux capitaux
et aux services
financiers

Complexe d'éducation de la
petite enfance, Manitoba

Routes, eau et
production d'électricité

2 030 000 \$

Centrale de traitement de
l'eau, Saskatchewan

Logements

8 310 160 \$

Projet d'habitations,
Colombie-Britannique

Personnes



Programmes
d'embauche

376

Emploi et
éducation

Stagiaires autochtones
embauchés dans le cadre du
Programme de stages pour
étudiants autochtones

Stages et bourses
d'études

39

Nouveaux étudiants de
premier cycle qui ont
participé au programme de
deux ans Perfectionnement
du talent autochtone
depuis 2017

Programme de stages
pour étudiants

48

Étudiants autochtones qui ont
participé au Programme de
stages pour étudiants 2021

Collectivité



Jeunesse

4 214 130 \$

Impact social et
approvisionnement

Dons de RBC Fondation à des organismes qui conçoivent, développent et mettent en œuvre des programmes à l'intention des collectivités autochtones dans quatre domaines prioritaires : jeunes, arts et culture, environnement, et santé mentale.

Arts et culture

776 500 \$

Environnement

1 136 000 \$

Immeubles administratifs

4 000 000 \$

Immeuble de gouvernance, Manitoba

**Entreprises, construction,
financement d'infrastructures**

5 000 000 \$

Immeuble de jeu et de vente
au détail, Nouvelle-Écosse

Développement économique

22 000 000 \$

Développement économique, Alberta

Mobilisation des jeunes

1 700 000 \$

Fonds remis à ce jour à des jeunes de
collectivités métisses, inuites et des
Premières Nations dans le cadre du
Programme de bourses d'études RBC
pour Autochtones

Mobilisation des employés

87 %

Pourcentage des des
employés autochtones au
moment du dernier sondage,
ce qui surpasse la norme
de référence Willis Towers
Watson (82 %)

Éducation

100 000 \$

Fonds versés au programme
Bien-Être et santé mentale de
l'Université du Yukon

Santé mentale

280 000 \$

Commandites

105 000 \$

Soutien au programme Chaque
enfant compte – Partenariat de
RBC avec le National Centre for
Truth and Reconciliation

Approvisionnement

6 700 000 \$

Somme dépensée auprès de
fournisseurs autochtones en 2020

Chronologie de RBC



1910

La société avec laquelle RBC signera un accord de fusion, la Union Bank of Canada, ouvre une succursale à Hazelton, en Colombie-Britannique, où se trouve un poste de traite de la baie d'Hudson ; en 1997, la Banque Royale déménage cette succursale dans le village autochtone de Hagwilget.

1969

La Banque Royale lance *An Introduction to Banking* (Introduction aux services bancaires), une brochure éducative sur les services bancaires pour les collectivités inuites de ce qui est maintenant appelé le Nunavut.

1990

Le Groupe-ressource des employés RBC Royal Eagles représentant les Autochtones est créé afin d'offrir des possibilités de réseautage et de mentorat, de soutenir le recrutement et le maintien de la main-d'œuvre autochtone et d'accroître la sensibilisation à la culture autochtone.

1997

La Banque Royale publie les rapports *L'inaction coûte cher. Agissons !* et *Le développement économique autochtone*.

1957

La Banque Royale ouvre la première succursale bancaire dans les îles canadiennes de l'Arctique, à Frobisher Bay, dans les Territoires du Nord-Ouest (aujourd'hui Iqaluit, au Nunavut).

1977

La Banque Royale appuie les Jeux d'hiver de l'Arctique de 1978, qui se déroulent à Hay River (T. N.-O.).

1992

La Banque Royale lance les Bourses d'études RBC pour Autochtones, un programme annuel destiné aux étudiants des Premières Nations qui fréquentent un établissement d'enseignement de niveau collégial ou universitaire au Canada.

1947

La Banque Royale publie le *Bulletin de la Banque Royale* ayant pour thème les peuples autochtones.

1973

Une murale des Premières Nations, la plus grande œuvre d'art autochtone au Canada, est dévoilée à la succursale principale de Vancouver.

1991

En ouvrant une succursale sur le territoire de la bande Six Nations of the Grand River, la Banque Royale devient la première institution financière d'importance à ouvrir une succursale service complet dans une réserve des Premières Nations au Canada.



2007

RBC et l'Assemblée des Premières Nations signent un protocole d'entente par lequel elles s'engagent à l'égard d'un plan d'action de deux ans visant à améliorer l'accès des peuples des Premières Nations au capital, au développement social et communautaire, à l'emploi et à l'approvisionnement.

2008

Des subventions Leadership du Projet Eau Bleue RBC totalisant plus de 1 million de dollars sont octroyées dans les collectivités autochtones.

2009

RBC nomme Phil Fontaine, ancien chef de l'Assemblée des Premières Nations pendant trois mandats, conseiller spécial de RBC.

1999

La Banque Royale lance un nouveau programme de prêts résidentiels aux Autochtones des réserves afin d'aider les membres des Premières Nations à construire, acheter et rénover des maisons situées dans leurs collectivités.

2014

RBC commandite fièrement les Jeux autochtones de l'Amérique du Nord (JAAN) de 2014, qui réunissent plus de 4 000 athlètes et plus de 2 000 bénévoles à Regina, en Saskatchewan.

2018

RBC Fondation s'engage à verser 800 000 \$ au programme Connexions Nord de TakingITGlobal, qui offre des expériences d'apprentissage interactives en direct dans 32 écoles secondaires autochtones de régions nordiques éloignées.

2015

RBC Fondation devient l'un des signataires des Appels à l'action de la Commission de vérité et réconciliation du Canada.

2011

RBC Fondation verse 300 000 \$ à l'Initiative d'éducation autochtone Martin, un programme visant à encourager les jeunes Autochtones à poursuivre leurs études.



2020

RBC lance « Les 4 saisons de la réconciliation », un cours en ligne constitué de neuf modules sur l'histoire des peuples autochtones du Canada, qui fait maintenant partie de la formation de base de tous les employés.

2019

RBC ouvre une agence de services bancaires à Pangnirtung, sur l'île de Baffin dans le Nunavut. Les collectivités autochtones ont désormais accès à huit succursales service complet, cinq agences et trois centres bancaires commerciaux.



Personnes-ressources – Services financiers aux Autochtones RBC

Bureau national
Dale Sturges
Directeur général national
416 974-8850
dale.sturges@rbc.com

Personnes-ressources en région

Colombie-Britannique

Tracy Antoine
Vice-présidente
604 665-9830
tracy.antoine@rbc.com

Alberta, Yukon et Territoires du Nord-Ouest

Kurt Seredynski
Vice-président
780 408-8632
kurt.seredynski@rbc.com

Manitoba, Saskatchewan, Nord-Ouest de l'Ontario et Nunavut

Herbert ZoBell
Vice-président
204 891-5042
herbert.zobell@rbc.com

Sud-Ouest de l'Ontario

Michael Caverly
Premier conseiller
519 332-3884
michael.caverly@rbc.com

Nord-Est de l'Ontario, Québec et Provinces de l'Atlantique

Harry Willmot
Vice-président
905 683-1386
harry.willmot@rbc.com

RBC Gestion de patrimoine – RBC Trust Royal

Jemison Jackson
Directrice générale, Patrimoine autochtone
Sans frais : 1 800 573-4797
jemison.jackson@rbc.com

RBC Gestion mondiale d'actifs

Gord Keesic
Gestionnaire de portefeuille institutionnel et chef, Services des placements aux Autochtones
807 343-2045
Sans frais : 1 855 408-6111
gkeesic@phn.com

Emplacements des centres bancaires commerciaux de RBC Banque Royale pour la clientèle des Premières Nations

Première Nation de Fort William (Ontario)

Première Nation de Muskeg Lake (Saskatchewan)

Première Nation de Swan Lake (Manitoba)

Succursales RBC Banque Royale, clientèle des Premières Nations

Première Nation de Hagwilget (Colombie-Britannique)

Première Nation de Westbank (Colombie-Britannique)

Première Nation de Tzeachten (Colombie-Britannique)

Première Nation de Cross Lake (Manitoba)

Nation crie de Norway House (Manitoba)

Première Nation de Peguis (Manitoba)
Six Nations of the Grand River (Ontario)
Nation huronne-wendat (Québec)

Succursales RBC Banque Royale du Grand Nord

Whitehorse (Yukon)
Yellowknife (Territoires du Nord-Ouest)
Hay River (Territoires du Nord-Ouest)
Cambridge Bay (Nunavut)
Rankin Inlet (Nunavut)
Iqaluit (Nunavut)

Agences bancaires RBC Banque Royale

Première Nation n° 128 de Whitefish Lake (Alberta)

Première Nation de Wikwemikong (Ontario)

Première Nation de Webequie (Ontario)

EPLS Home Hardware Building Centre, Arviat (Nunavut)

Uqqurmiut Centre for Arts & Crafts, Pangnirtung (Nunavut)

West Baffin Co-Operative, Kinngait (Nunavut)



Cette publication a été produite en collaboration avec Caroline Nolan, de ThinkSustain[®] Consulting.



La présente publication est traduite en inuktitut et en pied-noir par Nations Translation Group Inc./Groupe de Traduction des Nations Inc. (NTG/GTN), une société appartenant aux Premières Nations.



bullfrogpowered[®]

Imprimé par Lowe-Martin
est accompli en utilisant
bullfrogpower



CZC-160009-0406-2018
L'impression par Lowe-Martin
est compensée par Carbonzero



® / MC Marque(s) de commerce de Banque Royale du Canada. RBC, Banque Royale, Trust Royal, RBC Gestion mondiale d'actifs, RBC Gestion de patrimoine, RBC Dominion valeurs mobilières, RBC Fondation, Objectif avenir et Projet Eau Bleue RBC sont des marques déposées de Banque Royale du Canada, utilisées sous licence. Certaines images et photos utilisées dans le présent rapport ne sont pas représentatives des collectivités mentionnées dans le rapport et ne les dépeignent pas. Les scènes représentées constituent des dramatisations et font partie de la conception graphique du document.

* Toutes les autres marques de commerce appartiennent à leur propriétaire respectif. vps108001

90787 (06/2021)